U d'/of OTTAWA
39003004275219

Canadiana

174-1A-134

OCT 09 1973

Fleurette de Givre

GLISSADES

Si d'un sujet à un autre j'ai laissé glisser ma plume, c'est que j'ai voulu recueillir toutes les fleurs du chemin pour vous les offrir en une gerbe parfumée.

F. de G.

IMPRIMÉ AU
"BIEN PUBLIC"
LES TROIS-RIVIÈRES.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PS
8513
.I42G4
1923

A la douce mémoire de ma mère bien-aimée, je dédie pieusement ces pages.

Georgette Gilbert.

PREFACE

Dans de petits chapitres, écrits au jour le jour, FLEURETTE DE GIVRE a exprimé en des phrases douces, sincères, émues, les pensers et les rêves qui hantaient son imagination et dominaient son coeur. Puis un jour, il lui a paru que ces miettes de vie intellectuelle demandaient à être groupées, à former une entité où revivrait son âme, limpide comme l'eau de la source. De toutes parts, on encourage ce projet, et la sympathie agissante de tous ceux qui l'entourent, donnent à notre jeune auteur, le courage de vaincre sa timidité et d'affronter le grand public, après avoir donné la mesure de son talent frais et clair comme le printemps dans le "Bien Public" de Trois-Rivières, dont elle est la collaboratrice depuis quelques années. FLEURETTE DE GIVRE

commença sa carrière à l'âge où tant de jeunes filles ne songent qu'à rire et danser; elle devint une femme sérieuse et laborieuse au sortir même de l'enfance. Sa tâche lui fut facile, car elle sut répondre à la vocation qui parlait en elle. De sa plume elle fit sa meilleure amie, et, par elle, ne fut ni trahie ni méconnue. Le succès sourit à son espoir et à sa confiance. Elle eut le bon esprit de ne pas gâter le talent qu'elle avait par celui qu'elle aurait voulu avoir.... Son style est la simplicité même; elle n'habille pas sa pensée de vaines parures, mais la présente dans tout son charme simple et discret. Les qualités littéraires de FLEURETTE DE GIVRE l'apparentent intimement à "MARJOLAINE" et aussi à "GINEVRA". Elle a les mêmes accents tendres et délicats qui caractérisent ces deux écrivains, le même souci d'observation, et la même tendance à philosopher sur les petites choses de la vie, pour en tirer les leçons utiles et profitables. Une exquise bonté émane de tout ce qu'elle écrit et donne à l'ensemble de son oeuvre, une expression

tour à tour souriante et émue.

Glissant de sujet en sujet, d'illusions en illusions, passant du rire au pleur, toujours égale dans son désir de servir l'intelligence et le sentiment de celles pour qui elle écrit, FLEURETTE DE GIVRE apparait sereine et pitoyable à cette humanité, dont elle excuse les grandes faiblesses, sans les comprendre, dans un besoin de bonté qui lui est naturel et qui la garde des compréhensions douloureuses et pénibles.

Son livre est gracieux et sincère. Il n'ambitionne pas à un rôle compliqué, mais n'aspire qu'à charmer. Il y réussit, par sa claire note de jeunesse et par le pur idéal qui rayonne en tous ses chapitres.

MADELEINE.

Billets doux

Qui n'a pas reçu un jour ou l'autre qui n'a pas envoyé dans sa naïve sincérité de ces feuilles de papier, légères et fraîches comme des feuilles de printemps et qui contiennent tant de tendresse, tant de rêves grands et petits, tant d'aveux, de redites amusantes, où le dernier mot n'est que la répétition du premier.

Oh! qu'il y a de charme dans ce badinage, dans l'échange des rêves petits et grands tous un tantinet naïfs et follets, et que l'on aime surtout parce qu'ils ne sont pas sérieux.

Billets doux tout parfumés, renfermant toute la chanson de l'âme, portant des mots tendres comme des baisers et légers comme des ailes d'anges; des mots empreints du sourire des yeux bleus ou bruns.

Et dans la lumière qu'ils apportent dans leurs plis, il semble que l'image aimée se dessine, auréolée de l'intimité la plus douce.

Les *billets doux*, pour les écrire, il faut des plumes fines, des plumes *d'oiseau bleu*. On recueille au-dedans de son âme tout ce que l'on peut trouver de fin, de gai, de délicat, puis par des mignons coups de plume, tout cela se disperse sur le papier blanc, bleu ou rose en des tendresses jeunes et jolies.

On dit des mots puis des phrases, entourant le tout d'un mystère si charmant que l'on dirait des caresses enguirlandées.

Entre toutes les lignes qui, sans qu'on l'ait voulu, renferment le même aveu, *l'Autre* devine ce que l'on a pensé et sans qu'on le lui dise il lit le mot tendre que sans doute l'on a chanté tout bas sans l'écrire...

Petits feuillets vite vieillis et vite déchirés à force d'être lus et relus; billets doux que l'on garde précieusement avec soi, près de son cœur. avec la photo aimée et qui fleurent bon le bon pays où fleurit l'amour.

Petits billets appris par cœur, où les mots ont des mélodies dont le cœur ne saurait se lasser et qui sont toujours nouvelles aux oreilles qui se laissent bercer par leur franchise toute neuve.

Simples feuilles parfumées, serrées pieusement

comme des reliques précieuses dans le vieux coffret aux parfums anciens, d'où l'on ne les retire qu'avec recueillement pour les respirer comme des fleurs dont l'arôme infiniment doux dure autant que le souvenir.

Billets doux où la plume a chanté le secret de son cœur, en les lisant on ferme un peu les yeux et l'extase se prolonge tandis que longuement on savoure les mots suaves, des mots de lumière et de bonheur.

Et voilà, c'est un *billet doux* que je vous adresse ô vous tous qui lirez ce volume avec bienveillance, alors cherchez bien entre les lignes le mot sympathique que mon cœur aura chanté tout bas sans vous le dire.

Les Mères

Quelle douceur dans la simple évocation de ces mots. . ! Une mère c'est la tendresse, le dévouement, le renoncement fait chair, c'est une âme qui souffre sans se plaindre, c'est un cœur dont la vie se résume à ces trois mots qui lui sont un motto sacré: Amour, sacrifice, pardon.

Le seul être sur la terre qui possède l'infaillible secret d'adoucir toutes nos douleurs, c'est notre mère. Toute sa vie comme tout son bonheur est dans la vie de son enfant, et son cœur a pour le fruit de son amour des indulgences sublimes dont la source intarissable réside dans l'abnégation maternelle qui est un don divin.

Une mère, c'est un être dont la douceur est infinie comme la bonté de son cœur, et tant que l'homme peut dire: "Maman!" il reste jeune, car pour les mères, les années ne comptent pas, et lors même que sur la tête des aimés pleuvent les fils d'argent, du cœur maternel le même mo

s'échappe ému et tendre: "Mon petit"...

L'enfant qui a grandi oublie parfois son devoir, mais si ses oreilles deviennent sourdes à toute prière, il est un mot qui garde toujours la puissance de faire vibrer son cœur, il est une parole qu'il ne peut entendre sans émotion: "Ma mère!..." Fut-il tombé jusqu'aux pires fanges, au milieu des débris de sa vie, l'image délicieuse et bénie de celle qui jadis sur ses genoux lui montrait le ciel en traçant sur son front le signe du pardon, ne s'efface jamais, et c'est le souvenir maternel qui triomphera souvent des plus funestes entraînements.

Oh! les mamans, gardons-leur toujours le culte filial qui leur est dû. C'est surtout lorsque l'on est privé du sourire et du dévouement maternels que l'on en réalise tout le bienfait et tout le prix.

Du moins, le long de nos jours, avons-nous, pour nous consoler, le souvenir de l'être chérie qui nous berça au début de la vie et dont l'image bénie illuminera nos jours jusqu'à la fin.

Si trop souvent elles nous sont ravies avant d'avoir achevé leur tâche, les mères si tendres, leur affection demeure tout près des êtres chers

pour les guider dans les heures difficiles et leur donner la pensée du bien.

Comment s'éteindrait-il avec la vie, l'amour maternel, lui qui se donne sans compter, lui qui est le plus grand,le plus admirable, le plus absolu et qui ne se lasse jamais.

Les Plumes

Les plumes.... ce qu'elles savent en dire de jolies choses; ce qu'elles peuvent en raconter d'historiettes et d'aventures dans leurs courses agiles, sur les feuillets blancs, bleus ou roses, où elles laissent l'empreinte de leurs petits pieds. Qu'elles soient taillées en fines pointes ou non, toujours elles ont le pouvoir de réjouir, de calmer, de rendre heureux,..... comme, hélas elles ont parfois la mission de briser les bonheurs, selon qu'elles se trouvent dans des mains bonnes et loyales, ou dans des mains perfides.

Savoir manier une plume est un art délicat qui demande du tact, et parfois aussi beaucoup d'indulgence.

La tâche d'écrire est souvent ingrate et n'apporte pas toujours au talent l'encouragement qu'il mérite. Toutefois, il ne faut pas trop faire cas des critiques malveillantes, et donner sa mesure par devoir si ce n'est par goût.

Les plumes, entre les doigts menus des écoliers, trottinent gaiement, faisant par ci, par là,.... des petits pâtés; elles vont toujours allègrement, semblant dire dans leur course légère: "Nous avons bien hâte d'en finir"....

Les plumes, sous la dictée des âmes bonnes et aimantes glissent gracieusement, et leurs traces laissent à ceux qui les lisent, un souffle tout parfumé de fraîcheur. Soit qu'elles disent le souvenir et l'affection d'un cœur jeune, les aspirations d'une âme idéaliste, la sympathie attentive de celle qui a connu la souffrance; soit qu'elles révèlent les confidences écrites le soir, à la clarté discrète de la lampe, dans la petite chambre lilas ou rose, les plumes fraîches et bonnes savent toujours faire sourire et espérer.

Les plumes, dans les mains ridées des bonnes Mamans, disent en tremblotant, toute la tendresse de leur cœur. Ces plumes anciennes connaissent le secret de consoler, de bercer et d'endormir les chagrins petits ou gros, que, tout confidentiellement, leur ont confié, les jeunes plumes. Et parce qu'elles ont beaucoup écrit, beaucoup conseillé, les vieilles plumes, elles sont devenues indulgentes, et elles savent pardonner.

A côté des plumes agiles et caressantes, des plumes anciennes et indulgentes, il en est d'autres, conduites par des mains déloyales, et inspirées par des esprits pervertis, qui déversent autant de gouttes de poison et d'amertume qu'elles mettent de gouttes d'encre pour écrire leurs infâmies.... De ces plumes remplies de fiel, je ne parlerai pas plus longuement, de peur de souiller la mienne que je veux garder saine et diseuse de choses bonnes et jolies.

Les plumes sont les dessinatrices des reflets de l'âme. Que notre grand souci, lorsque nous écrivons, soit surtout de rendre meilleur, de consoler, d'encourager, de tendre la main à ceux qui, comme nous, ont à parcourir le chemin de la vie. Si nos écrits peuvent contribuer à empêcher un peu de souffrance, à ramener le sourire et l'espérance dans une âme lasse et défaillante, enfin à faire aimer la charité, la loyauté, soyons heureuses, nous aurons appris l'art délicat de tenir une plume.

Chez-Nous

Que l'on aime à les redire ces deux mots là. Ils ont une saveur réchauffante toujours nouvelle et toujours aimée. Pour les prononcer il faut se recueillir et parler bas, parce qu'ils sont synonymes d'intimité et qu'ils renferment tout le mystère des secrets de la famille.

Chez-nous, cela veut dire séjour de paix, de tranquilité. Chez-nous c'est le toit hospitalier qui abrite les êtres chers réunis et les protège contre les regards indiscrets et les caprices des saisons.

Chez-nous c'est le foyer autour duquel chacun se groupe quand vient le soir, se rapprochant les uns des autres, afin de mieux sentir les liens d'amitié qui les unissent, et se remémorer les souvenirs légués par les ancêtres. Là, bien ensemble, les cœurs battent des mêmes battements réguliers de l'amour filial et fraternel. En famille

les joies nous suffisent sans que le cœur n'ait rien à demander à l'étranger.

Chez-nous, nous sommes d'un même sang et nous ne formons qu'un même cœur. Oh! Comme nous devons nous aimer et ne pas être avares de nos tendresses pendant que tous ensemble nous sommes chez-nous. Trop tôt hélas, la famille connaîtra les vides cruels, les absences douloureuses.

A ceux qui comprennent le langage sacré des choses familiales, le *chez-nous* dit de son âme pleine de souvenirs: "Aimez-moi un peu et demeurez avec moi, je saurai vous donner douceur et sérénité."

Chez-nous, c'est le berceau de tous les espoirs et des joies les meilleures, c'est l'asile sacré où les douleurs partagées perdent de leur acuité, où les bonheurs comme les tristesses, ensemble vécus, forment des liens que ni les longues séparations, ni même le suprême départ ne peuvent dissoudre.

Chez-nous, c'est le cénacle où se conservent pieusement comme des reliques, les souvenirs intimes, les douloureux comme ceux qui nous

apportent des joies profondes. Chez-nous ce sont les yeux chers qui nous sourient, c'est le nid joyeux où notre âme s'est ouverte à l'émerveillement de la vie, c'est le paradis de nos premières joies, de nos premiers espoirs, de nos premières amours.

Chez-nous c'est le balcon fleuri ou le perron de mousse, c'est l'avenue ombragée des grands ormes ou des érables canadiens; chez-nous c'est la charmille parfumée où les oiseaux chantent tout le jour. Chez-nous c'est le jardinet tout vert, où enfants nous allions chaque matin, dans la rosée, nous assurer de la croissance des jeunes plants.

Chez-nous, c'est quand de nos cœurs la vie a arraché bien des illusions, le refuge précieux où l'on va chercher le réconfort qui relève les énergies et qui réchauffe les âmes.

Chez-nous, c'est pour ceux dont la carrière ici-bas va bientôt finir, le lieu calme ou les dernières années s'achèvent dans la quiétude et la confiance.

Chez-nous, c'est enfin la maison bénie où l'on est heureux de vivre et où l'on voudrait mourir.

A celles qui écrivent

La femme possède des aptitudes naturelles pour écrire. Il lui suffit de se recueillir pour que de son cœur montent des harmonies que sa plume traduira en des notes le plus souvent charmantes.

Parmi toute la musique que lui suggère les muses, il est une mélodie à laquelle son âme naturellement sensible ne peut s'empêcher d'obéir: c'est l'amour du prochain. Et ce prochain, ce sera tous ceux et celles qui, dans les lignes où elle aura mis tout son cœur, glaneront la pensée qui touchera l'âme et sera le grain de sénevé de la bonne semence. Heureuse sera-t-elle si elle parvient à rallumer dans un cœur endolori, le rayon d'espoir consolateur.

Et parce que l'amour du prochain découle de la charité, la femme qui écrit puisera dans son âme, ce sens de la charité qui la rendra en quelque sorte une divinatrice des âmes meurtries. Quel

doigté, quelle finesse de touche ne faut-il pas à la main qui, du bout de sa plume est appelée à manipuler les cœurs, pour en tirer les sons merveilleux que produisent la douceur et la charité. Tenir une plume est un art difficile qui demande à l'artiste une grande délicatesse pour "parler avec à propos la langue de toutes les joies et de toutes les douleurs, et pour découvrir les exigences et les besoins si divers."

Il faut en quelque sorte avoir le sens apostolique pour gagner la confiance, et porter à chacun le remède qu'il lui faut. Envers les malheureux surtout, il faut user d'un grand tact et d'une forte dose de délicatesse, pour répandre dans leur âme, sans que cela paraisse, la pitié et la sympathie. Il est des plaies secrètes que la parole humaine ne fait qu'aviver mais qu'un coup de plume bien dirigée peut panser parfois jusqu'à guérison.

La femme qui écrit puise non pas dans la science mais dans son propre cœur, c'est de là que jaillit l'étincelle qui fait vibrer d'autres cœurs.

L'âme inspirée sent d'abord comme un chant ou une plainte murmurer en elle. C'est la muse

qui frappe et qui émeut les cordes si vibrantes de la pensée féminine. Dès lors il lui suffit d'un mot pour en faire jaillir mille, d'un son pour produire une série de notes harmonieuses.

Elle chante le ciel, la terre, le soleil et les fleurs, les bois et les oiseaux. Elle chante les berceaux et l'amour des mères. Elle chante le dévouement, l'espérance et le pardon. Elle chante sans se lasser. Et parce que c'est tout simplement qu'elle laisse couler le flot de ses impressions et de sa pensée, sans viser à l'effet, sans le désir d'éclipser les hommes qu'elle devine et comprend, parfois à leur insu, elle plait moins par son style alerte, aux envolées souvent superbes, que par le sentiment délicat de son âme qui se dévoile sans détours, et la sympathie faite d'indulgence aimante qui ne demande qu'à se donner, et qui transparait à travers chaque ligne, tant il reste toujours vrai que: "Le cœur de la femme possède des trésors qu'elle ne demande qu'à prodiguer".

Les Mains

Bonnes mains toujours occupées au labeur je vous salue!

Mains d'enfants dont la caresse fait sécher les larmes et éclore les sourires, mains que l'on aime comme les fleurs et qui nous plaisent comme leur parfum; mains dont le geste est fait de lumière et d'innocence.

Mains blanches et jolies sous lesquelles palpitent les âmes artistes. Mains d'ordre et de patience, qui rangent tout dans le silence et le travail, mains qui prodiguent dans l'ombre leur grâce et leur art. Mains de femmes, toujours ouvertes à la pitié, qui réparent le mal et mettent à chaque objet une caresse. Mains aimées qui se glissent furtivement jusqu'au fond de l'âme.

Mains de la charité toujours vaillantes et toujours pleines ne connaissant que les gestes d'amour et de pardon. Mains qui pansent les plaies et répandent les aumônes, qui vêtent la

misère et guident l'orphelin.

Mains gercées des pauvresses, qui se tendent à l'obole. Pauvres mains que l'hiver fait saigner en même temps que le cœur, puisse la charité vous donner son baiser réchauffant!... Mains de ceux qui peinent et que déchire le fer des outils.

Mains des apôtres, portant partout le geste de Dieu avec l'étincelle de la Foi; mains qui ferment les yeux du moribond et qui montrent le ciel.

Mains des mères, mains les plus douces, les meilleures. Mains qui bercent l'enfance et qui guident ses pas; mains à la fois tendres et dévoués qui mettent du bonheur partout au foyer.

Mains des vieillards, mains aux gestes bénissants, qui tremblez en égrenant votre chapelet pour les petits-enfants que vous n'avez plus la force d'étreindre... Oh chères vieilles mains, comme nous vous aimons!...

Mains jolies de mes lectrices, je vous serre amicalement.

Renouveau

Voilà que mars, en souriant, s'est mis à préparer secrètement le printemps. Le printemps, cet enfant gâté qui s'amuse à nous faire des niches avant de s'installer pour tout de bon.

Pour les fleurs qui devront éclore, à la sourdine, lorsque tout sommeille, "il repasse des collerettes et cisèle des boutons d'or." Et pendant que la nature repose, il sème de la mousse dans les bois et des violettes dans les prés.

Sous l'herbe qui enfin s'éveille, il plante de jolies fleurettes, et sur les bois il tresse des "chapeaux de feuilles". Puis, lorsque toute sa besogne est faite, se tournant vers avril il s'écrie: "Printemps, tu peux venir"!....

Et le petit printemps vient, tout pimpant, criant irrespectueusement au vieil hiver: "Va-t-en le vieux!"... Alors l'Hiver secouant sa tête grise, s'enfuit comme un malheureux pris en faute, laissant des ruisseaux de larmes rouler

le long de son grand manteau, si blanc naguère devenu maintenant une loque toute grise qui s'en va par lambeaux.

Mais le petit printemps, tombé comme ça des nues, grelotte parfois parmi les frimas d'avril, alors Dame Nature de ses plus beaux atours s'ingénie à le parer. Le soleil le réchauffe de ses rayons et les fleurs le parfument de leur haleine. Les oiseaux, pour fêter son retour, chantent dans la jeune feuillée, et les vents attiédis soufflent dans le bocage, faisant frissonner les ruisseaux. La plaine verdoie et les blancs papillons reviennent conter fleurette aux violettes ingénues.

Sous les ardents baisers du soleil, le bosquet a revêtu sa verte parure, l'églantier a mis sa robe blanche. Dans les bois, les sentiers se sont hâtés de refleurir afin de parfumer les gais babils et les châteaux d'Espagne des groupes jeunes et joyeux.

Au tournant du chemin, le vieux banc de cèdre a fait toilette neuve et sous sa parure de lierre, tout faraud, il attend, l'indiscret, le moment de prêter l'oreille aux confidences mystérieuses.

Et chaque année, quand s'éveille le printemps. sous la tendre feuillée, par les chemins fleuris, s'en vont les couples heureux causant de rêve et

d'avenir. Tandis que perchés bien haut sur un pin centenaire, la fauvette et le pinson, en construisant leur nid, chantent à plein gosier le renouveau du soleil et des fleurs.

Toute la campagne est ravie de s'éveiller enfin du long hiver, et l'azur brille sous le soleil d'or. Et dans la mystérieuse prière de la nature qui renaît, il nous semble entendre le rayon de soleil nous dire: "Crois"—la mousse verte: "Espère", —et les fleurs parfumées: "Aime!"....

La plainte de l'érable

L'avez-vous entendue, dans les soirs de printemps, la plainte de l'érable canadien qui pleure de tous ses pores, le martyre de son cœur ?.... Pareil à la race qu'il symbolise, on l'a mutilé sans merci et de tous les dards plantés dans ses flancs, s'échappent des flots de sang, sève exquise qui s'en va sans parvenir à le faire mourir.

Tout le temps que dure la torture, le bel arbre canadien, fier et courageux, ne bronche pas, on dirait qu'il sait que de la douleur dont on l'abreuve doit sortir de la vie. Le couperet ne parviendra pas à le faire périr; ne possède-t-il pas tout au fond de lui-même, et jusque dans la terre où il puise sa force, des trésors de sève et de fécondité inépuisables ?....

Il ressuscitera à l'été, et vous le verrez alors reverdir de tous ses membres qui saignent aujourd'hui, et nous procurer la fraîcheur de son feuillage touffu.....
.....

Comme l'érable, dont la feuille en dentelle est l'emblême, l'âme canadienne a gémi bien des fois, depuis sa naissance sur les bords laurentiens. Le dard de l'oppression et de l'injustice s'est enfoncé bien souvent jusqu'au plus intime de son être, et les mêmes blessures se sont rouvertes plus d'une fois, lancinantes, sous les mêmes coups répétés.

Jamais on n'a pu la faire mourir!.... Une race qui a placé sa force et son idéal plus haut que les convoitises humaines, ne succombe ni sous les coups ni sous l'injure.... Elle reverdit, elle revit toujours; et dans sa soif de générosité, elle va même jusqu'à abriter de sa franche hospitalité, ceux-là mêmes qui tant de fois, ont déchaîné contre elle leur haine irraisonnée.

Pâques fleuries

Pâques fleuries!. . . Ce mot que je viens d'écrire sur la page blanche me met tout un ensoleillement dans l'âme. . . Il me semble plein de parfums printaniers, de gaieté d'oiseaux et de chants de cloches.

En ce jour de la Résurrection il semble que tout dans la nature ait le cœur en fête et entonne le chant de l'Alleluia.

Alleluia, gazouillent les petits oiseaux qui s'appellent et se répondent à travers les branches où pointillent les bourgeons.

Alleluia, entonnent les êtres et les choses qui renaissent avec le printemps. Pâques quand ce n'est l'épanouissement du printemps, c'est du moins la fête d'espérance qui nous annonce sa venue.

Pâques, c'est la joie qui recommence, c'est la vie qui s'éveille, c'est la nature qui se renouvelle. Pâques c'est le passage de la mort à la vie, c'est

le triomphe du bien sur le mal, c'est la victoire de l'amour sur la haine.

Pâques, c'est le cantique des cloches, clamant par les cieux la Résurrection du Christ, germe fécond de vie et d'immortalité.

Pâques, c'est l'éclosion des souvenirs, des espoirs, des amours... C'est le renouveau, c'est le soleil qui resplendit plus chaud, c'est la terre qui se repeuple et les bois qui se parfument.

Pâques c'est partout la vie qui s'anime pour chanter à son Créateur un hymne d'amour glorieux.

Le temps des sucres

Il est revenu le temps des sucres, et dans l'air tiède de cette après-midi d'avril, flotte comme un parfum délicieux de tire nouvelle.

La terre toute réjouie sous le baiser brûlant du soleil, a laissé fondre le lourd manteau qui pesait sur ses champs et ses bois. Les érables jolis ont décoiffé leurs têtes des frimas glacés, et tout pimpants, nous apparaissent fleurant la sève printanière.

Dans la grise érablière assise au penchant de la colline, des chemins se sont battus à droite, à gauche, jusqu'à la petite *cabane à sucre* depuis un an délaissée. Toute heureuse qu'on s'occupe d'elle, elle paraît toute rajeunie par les effluves d'alentour, et s'apprête gaiement à recevoir ses hôtes.

Le sucrier et ses fils font bonne besogne: les *augets* sont sortis, et sur le traîneau aux larges lisses, les tonneaux dorment en attendant l'heure

de recevoir l'eau délicieuse. Aux arbres les *gouterelles* sont posées, tout est prêt, jusqu'à la *palette*, car c'est le temps des sucres.

Sous la caresse bienfaisante du soleil, tous les érables de concert laissent couler leur sève, et doucement, comme en cadence, les gouttes apparaissent toutes joyeuses à l'écorce perforée. Une à une elles descendent dans la chaudière reluisante en gazouillant la *chanson des érables*.

*
* *

Sous la flambée de bois franc, la bouilloire toute pleine s'est mise à ronfler, c'est le signal de la *trempette* mais la cuisson avance, alors les *palettes* s'allongent et dans le blond liquide elles vont chercher le régal des gourmets. Puis, sur la neige tout à côté on étend la tire qui n'a que juste le temps de durcir pour se faire croquer.

Enfin, dans les moules de bois, le sucrier distribue ce qui reste de la *brassée*. Une fois refroidie, elle deviendra de délicieux petits pains, de jolies maisonnettes; voire même... de palpitants *coeurs de sucre*, car c'est là le cadeau

du jeune sucrier.

Cependant la journée s'avance; la *coulée* a été abondante, la tournée s'est faite heureusement, et la *brassée* a bien réussi. Le sucrier et ses fils reprennent le chemin de la maison emportant aux derniers de la nichée, les croquettes dorées toujours impatiemment attendues.

***

Mais voilà qu'en pensant à la joie de ces petits, je sens l'avant-goût du sucre du pays me prendre tout à coup, et par cette après-midi d'avril je voudrais être la dernière de la nichée.

Espièglerie

Il fait bon dehors, ça sent le printemps: Les beaux érables canadiens qui avaient fait ample provision de sève se sont mis à pleurer des larmes exquises que l'on s'empresse de recueillir comme un nectar précieux que l'on boit avec délices.

Le temps des sucres est bien toujours le grand plaisir de la saison printanière. Il flotte des joies dans l'air, de la jeunesse, de la vie et du rêve. La sève monte partout, jusqu'en nous où elle se manifeste en exubérance d'espoirs et de désirs.

De ma fenêtre, je viens d'apercevoir un petit garçon qui, après avoir entaillé un gros érable, y a suspendu une petite chaudière toute blanche.

Et ceci me rappelle un autre printemps, lorsque j'étais fillette, et un autre petit garçon à qui nous avions joué un charmant tour qui nous

avait bien amusées mes petites amies, mes sœurettes et moi.

Louison, le fils de notre voisin avait bien douze ans; or un soir, après avoir entaillé les quatre ou cinq érables qui ornaient le jardin de son père il vint nous confier en grand secret que nous allions avoir une partie d'eau d'érable pour le lendemain.

Après le souper, Rita et Ninette, sœurs aînés de Louison, arrivent à la maison et nous proposent d'emplir d'eau sucré les chaudières suspendues aux arbres. La proposition est acceptée avec l'enthousiasme qu'à cet âge les niches et les espiègleries sont accueillies.

Le rendez-vous est fixé à neuf heures, Louison devant être au lit à cette heure, et nous voilà comme des fantômes, un peu craintives, effrayées de nos ombres, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, étouffant nos cris et nos éclats de rire, s'avançant furtivement jusqu'aux petites chaudières qui nous apparaissent comme des points d'argent, et que nous emplissons du liquide falsifié...

Oh! que nous étions fières de notre coup, et comme nous avions hâte au lendemain matin!

Dès six heures nous étions sur pieds afin de guetter la sortie de Louison. Jusqu'à huit heures, il y eut une sentinelle en faction à une fenêtre donnant sur le jardin. Notre héros apparut enfin recueillant triomphalement le produit de...sa sucrerie...

Louison eut de la précieuse liqueur pour tous les amis, et il n'eût garde d'oublier M. le Curé et son professeur qui déclarèrent n'avoir jamais bu d'aussi délicieuse eau d'érable.

Les Fleurs

J'ai là devant moi, un œillet rouge pris au bouquet qu'une petite sœur malade recevait hier d'une mienne amie. Et le parfum de cette fleur me fait rêver de printemps, de soleil, d'herbe fleurie, de chants d'oiseaux; de toutes ces choses lumineuses et charmantes qui s'éveillent avec le renouveau printanier.

J'aime les fleurs, dites, les aimez-vous?

Les fleurs sont les petites sœurs de la femme, c'est pourquoi elle comprend leur langage et sait s'en servir pour l'ornementation du foyer, pour rehausser l'éclat d'un jour de fête. Si la femme par sa bonté aimante et discrète peut rendre doux et attrayant le nid familial; les fleurs servent, par leur parfum et leur joliesse, à rendre plus coquet, plus invitant le boudoir, la petite chambre claire de l'enfant, ou le Coin favori du papa.

Dans leur corolle délicieusement parfumée,

elles ont le secret de la reconnaissance, de l'amitié, et aussi, de la prière. Les AVE du rosaire ne sont-ils pas représentés par des roses?.... Placées près du tabernacle, les fleurs sont un hommage à Jésus-Hostie, et leur parfum suave fait monter vers le Très-Haut les supplications confiantes des humains.

Entre les mains des tout petits, elles semblent défier la fraîcheur des minois roses au sourire candide. Toujours dans leurs fraîches toilettes de velours, elles sont porteuses d'espérance, de bonheur.

Si c'est l'ami qui les envoie à l'aimée, elles apportent dans leurs pétales odorants, l'affection sincère, le souvenir tendre, et, presque toujours dans l'intérieur de leur petite âme parfumée se cache un aveu ému et discret.

Les fleurs délicates de l'amitié apportent au malade joie et vie; celles de l'amour consolateur sèchent les larmes et ressuscitent les sourires. A un anniversaire, quel cadeau peut, mieux que les fleurs, chanter le refrain gai et sincère des souhaits joyeux et doux de ceux qui aiment.

Au jour radieux de l'hyménée le bouquet blanc de l'épouse jeune et heureuse, murmure tout

bas à l'oreille des nouveaux époux... Aimez ensemble, priez ensemble, souffrez ensemble.

Déposées sur une tombe amie les fleurs sont le "**Memento**" de la reconnaissance et du regret, du souvenir et de l'espérance.

Mais les fleurs comme les âmes ne peuvent vivre que là où Dieu les a voulues; une fleur n'est nulle part si belle que sur sa tige; est-elle cueillie, elle embaumera encore pendant quelques jours, mais la nostalgie de la terre natale la prendra bientôt, et vous verrez sa jolie tête se pencher, ses pétales se faner et tomber avec ce bruit mystérieux des choses délicates et fragiles qui meurent.

La mort des fleurs me fait penser à celles des jeunes filles douces et pures que la nostalgie du ciel a prises avant que le souffle des désillusions ne les ait effleurées; semeuses de sourires pendant leur trop courte vie, elles s'en vont sans bruit, laissant après elles le parfum de leur grâce, et la suavité odorante des roses effeuillées.

Les Nouveaux Gîtes

Je déménage, tu déménages, il déménage, nous déménageons, vous déménagez, ils déménagent... OUF!.... l'avons nous entendu depuis quelques jours ce refrain! Encore, ce n'est rien de l'entendre, le pire c'est d'être affligé de l'épreuve du déménagement; quand je songe qu'il y a des gens éprouvés de cette façon tous les ans...

Sous ma fenêtre, en est-il assez passé des camions chargés, criant sous le poids des meubles lourds, se plaignant peut-être de la plainte des choses arrachées à leur ancien nid, bousculées, brisées, jetées pêle-mêle.

Il y a des déménagements qui ne sont que fatigants, mais il y en a d'autres qui sont tristes de toute la tristesse du déracinement. On s'est habitué petit à petit au logis que pour une raison quelconque on est forcé de quitter. On fut heureux dans l'ancien nid, et si l'on y a souffert parfois l'on s'y est peut-être attaché davantage;

chaque menu objet a sa place et un souvenir s'y rattache. Aussi il est des grincements de vieux meubles qui ressemblent à des plaintes humaines, la plainte des vieilles choses qui se rendent sans résistance et se laissent emporter.

Mais il n'y a pas que les choses qui souffrent des changements et des départs. Si l'âme de certaines vieilles demeures se plaint qu'on la délaisse, le corps humain souffre bien plus sensiblement de quitter l'ancien chez-soi qui recèle tant de si doux souvenirs. S'il y a des gens pour qui le déménagement est passé dans les habitudes, pour d'autres il reste une corvée que l'on ne s'impose que parce que l'on ne peut l'éviter.

A ces derniers je souhaite de retrouver un nid idéal, où ils s'acclimateront sans trop de peine, où les anciens souvenirs de l'ancienne maison viendront les rejoindre...

Les Héros du Long Sault

Ils étaient seize, courageux et forts, et ils voulaient sauver la Patrie menacée.

Ils voulaient... Vouloir, tout est là. Dollard et ses compagnons sont pour les jeunes de tous les temps les modèles de cette volonté qui sauve les pays et les races.

De nos jours, un grand vent de mollesse tend à éteindre la flamme de l'énergie chez la génération qui pousse; on sent que chez plusieurs cette flamme est vacillante, on dirait même qu'elle va mourir.

Comme au temps des Iroquois, la société est aux prises avec l'ennemi, et l'ennemi pour n'être pas l'indien barbare des premiers temps de la colonie canadienne, n'en est pas moins à craindre, car s'il ne scalpe pas les têtes, il ne manque pas de s'insinuer sournoisement dans les âmes, où de son souffle malsain, il corrompt les mœurs et saccage les sentiments les plus délicats et les plus sa-

crés. Ce sont toutes les idées avancées, fin de siècle et mensongères, qui ont cours un peu partout, qui nous entourent, et dont nous respirons l'haleine devenue de plus en plus fétide, à force d'avoir traîné les rues et les faubourgs...Idée de liberté qui au fond veut dire esclavage le plus vil de toutes les passions déchaînées; idée d'égalité, qui n'est autre chose que l'envie acharnée voulant écraser l'autorité et régner malgré tout; idée de luxe effréné, et tant d'autres qui font baisser le niveau moral des peuples et qui sont des démolisseuses de races.

Pour contrebalancer et arrêter ce flot démoralisateur, il faut des volontés fortement trempées. Et puisque depuis quelques années l'on a eu l'heureuse idée d'établir définitivement la commémoration solennelle des exploits des braves du Long Sault, il semble que cette initiative vienne à son heure inspirer à la génération nouvelle des idées de vaillance, de cette vaillance affranchie de respect humain, qui lui permettra de combattre "à la Dollard" afin de faire triompher la vérité de l'erreur.

Lorsqu'une race est jeune comme la nôtre, elle a besoin de toute la sève généreuse et neuve

de ses intelligences et de ses volontés. Il faut donc que les exemples de patriotisme et de haut courage soient rappelés, non seulement pour le souvenir glorieux en une journée anniversaire, mais surtout afin que l'exemple de tant de vaillance crée des imitateurs.

Pareils aux étoiles qui brillent au firmament, nos héros sont de vives flammes qui resplendissent dans le lointain des ans, dans la nuit du passé; regardons-les, non pas seulement pour en admirer la beauté et l'éclat, mais pour puiser dans leur courage la lumière qui fera de notre génération, une génération qui sait marcher droit, malgré les brouillards des erreurs, une génération qui ne trébuche pas au premier obstacle et qui ne défaille pas devant la lutte à entreprendre.

Les Semailles

Chaque printemps, lorsque les *labours* sont achevés, le brave terrien, le cœur joyeux comme pour une fête, s'apprête à faire ses semences. Dès que la brume est dispersée, de sa main rude et calleuse, il jette à toute volée, dans les sillons profonds et réguliers, le grain qu'il confie à la terre.

Tout le jour dans la plaine immense, on voit se promener la haute silhouette du travailleur champêtre. Il marche, il va, il vient, lançant dans un geste presque auguste, la graine au loin, jusqu'à ce que la pièce du *Nordet*, puis celle du *serouet*, depuis la *clairance* jusqu'au petit *brûlé*.... soient ensemencées.

Un moment, sur la *butte aux moutons* il s'arrête; c'est si beau, et si bien à lui toute cette étendue gris et vert qu'il voit se dérouler jusqu'au lointain. Comme il en a fallu de sueurs et de dur travail pour fertiliser toute cette plaine....! Et

voilà que le vieux se met à rêver comme une *jeunesse.*

Il se rappelle le jour où avec sa jeune femme, il était venu s'établir au quatrième rang de la paroisse Saint-Ferdinand. C'est là, dans cette maisonnette blanche, sur la colline qu'il mena pour la première fois sa bonne Louisette. Ce premier soir passé sur la *terre*, comme il est loin déjà... Il se rappelle maintenant son inquiétude en disant alors à sa compagne: "Voici désormais le sol que nous habiterons, que nous défricherons. Il nous faudra peiner fort pour que notre *terre* ressemble un peu au grand verger de chez-vous; et j'ai peur que tu souffres des fois d'être si loin, si loin de tes champs tout verts"..... Mais Louisette, de sa voix douce, eut bien vite calmé ses craintes. "Qu'importe la peine et l'ennui, avait-elle répondu, puisque tu m'aimes!... Je suis jeune, courageuse, et tu verras que je serai vaillante"....

Puis ils s'étaient mis à l'ouvrage, et trente années durant, par les bons comme par les mauvais jours, ils avaient travaillé. Des enfants leur étaient nés, nombreux, apportant la vie et la joie au foyer.

Dieu qui bénit toujours le labeur sanctifié par la prière et le devoir bien accompli, avait fécondé leurs travaux; la ferme rendait pour nourrir tout le monde, et jamais la nichée n'avait pâti.

Le petit enclos s'était agrandi en une plaine immense et très productive.

Sa terre, sa terre toute à lui, tout en continuant à l'ensemencer, voilà maintenant qu'il lui parle comme à une compagne aimée. "Va, je suis fier de toi et je t'aime bien, parce que tu ne me trompes jamais; je t'ai arrosé de mes sueurs, sois-moi bonne encore cette année, donne-moi le centuple comme par les ans passés."

Et la *terre* elle aussi a son langage mystérieux mais distinct pour qui sait l'écouter, et le semeur l'entend qui lui dit: "Mon brave fils, parce que tu m'es fidèle comme tes aïeux, je saurai te servir largement. Ne m'abandonne jamais, j'en aurais tant de peine que mon grand cœur en mourrait!...."

Alors le vieillard dont le cœur est tendre et la volonté ferme, étendant la main au-dessus de ses champs, promet dans son âme de terrien fidèle, de ne délaisser jamais sa

"Grande amie, La Terre."....

Mais le jour a fui, et la besogne est maintenant achevée. Là-bas sur la montagne le soleil lance ses derniers rayons de pourpre et d'or. "La journée sera belle encore demain, pense avec satisfaction le vieux semeur."

Puis souriant de contentement, il reprend de son pas régulier le même sentier parcouru depuis des ans, conduisant à la vieille maison.

Nids d'Oiseaux

"Comme les petits berceaux
"Font rêver les mères;
"Les petits nids éphémères,
"Font aussi rêver les oiseaux."

Chaque année, quand le soleil a réchauffé la terre, et fait refleurir les lilas parfumés, dans les arbres aux jeunes feuilles, vont et viennent, l'air affairé, les petits oiseaux car c'est la saison des nids.

De grand matin, après avoir fait leur prière, ils vont chercher, sur les toits, au bord des routes, les fragiles mousses et les fines brindilles pour la construction du berceau.

Avec ingéniosité et sans perdre de temps, les petits oiseaux font bonne besogne, et la demeure, pour être menue, ne manque pas de joliesse ni de confort. Le petit berceau sera chaud et douillet,

car pinsons et fauvettes, mésanges et chardonnerets sont prévoyants et industrieux et n'épargnent rien pour le venue des tout petits.

Le nid artistiquement travaillé, est placé tantôt à l'extrémité d'un rameau, tantôt sur une branche épaisse; d'autres fois au milieu du feuillage, dans un tronc d'arbre, dans un trou de mur, ou dans un buisson. Il suffit de voir le nid pour deviner l'adresse des artistes ailés.

. . . . . .

Enfin, il arrive qu'en un gai matin ensoleillé, les frêles coquilles, couleur d'azur se trouvent brisées, et toute mignonne apparaît la jeune couvée aux yeux émerveillés du papa et de la maman. Puis l'oiseau et l'oiselle avec sollicitude vont à tour de rôle chercher la nourriture de la famille.

Lorsque les oisillons ont pris des forces et que leur petite cervelle d'oiseau s'ouvre à la lumière et prend connaissance de l'azur et des bois, des fleurs et des ruisseaux, leurs parents leur donnent des leçons de chant et de maintien. Dès lors, depuis l'aube jusqu'au déclin, vibre dans l'air la chanson des nids.

Petit à petit la nichée grandit, les plumes pous-

sent, et le temps vient vite d'essayer les jeunes ailes. Les oiselets ont hâte de prendre leur envolée; (la liberté a toujours tenté les jeunes, et pas n'est besoin pour cela d'avoir une paire d'ailes.)

Timidement et sous l'œil maternel, les petits s'avancent au bord du nid, puis, en de courtes envolées, ils prennent leurs premiers ébats. Mais le ciel est beau et l'immensité remplie de fascination, et peu à peu la famille se disperse pendant tout le jour, pour ne se retrouver que pour la prière du soir que les petits oiseaux, moins oublieux en cela que les hommes, ne manquent jamais de réciter en commun.

Heures Exquises

C'est mai, ça sent la sève dehors, le ciel est en beauté. Qui résisterait à l'invitation d'une après-midi en villégiature... ?

Prises d'une fringale d'air pur, nous trouvons très bon, mes deux compagnes et moi, de quitter la ville et d'aller en pleine campagne humer l'air sain qui s'échappe de chaque motte de la terre fraîchement remuée, et de respirer le parfum de la sève qui monte partout des champs et des bois.

La villa où nous nous arrêtons semble toute fière de se sentir si jeune et si belle; nous la déclarons la plus jolie de toutes, et c'est peut-être du plaisir de s'entendre complimenter sur sa belle mine que ses échos répètent nos éclats de rire et nos bribes de chansons.

C'est qu'elle est rieuse et gaie aussi la villa, sous sa verte ombrelle de chênes, d'où elle tire son nom, et l'on sent en la visitant que son pro-

priétaire en a voulu faire un vrai *Home* accueillant et hospitalier.

Il fait bon sur la vaste vérandah où la gracieuse hôtesse a servi le goûter. Pendant que nous faisons la dinette le soleil indiscret nous fait des mamours, les oiseaux chantent délicieusement dans les buissons aux jeunes feuilles et les oiselets essayent leurs ailes encore frêles sous l'œil de leurs parents.

Sur le tronc d'un arbre, un écureuil vient s'ébattre un instant, heureux de sentir l'air si tiède et de trouver l'herbe si tendre. Partout autour de nous montent les bruits confus et mystérieux de la nature qui chante un hosanna à la vie.

De ses fenêtres fleuries la Villa surveille le renouveau à son merveilleux travail. Parfois la coquette se mire avec délice dans les eaux du fleuve qui s'arrête soumis à ses pieds. Délicatement le vent vient cueillir les notes d'une valse lente que les vagues accompagnent de leur rythme doux. Au loin un transatlantique glisse majestueusement.

Nous écoutons ravis et heureux de se sentir loin du monde, loin du bruit, oubliant que c'est presque l'heure du retour et comprenant aux

mille voix des vagues, aux mille bruissements des choses qui renaissent, aux mille reflets du soleil à son déclin, qu'il n'y a rien de plus propre à élever l'âme et à reposer l'esprit que la contemplation de ce grand chef-d'œuvre qui s'appelle: LA NATURE....

Le Patriotisme et les Mères

Pour le 24 juin

A l'occasion de la Fête Nationale, le peuple Canadien aime à faire un retour vers le passé, il aime à revivre en un jour tous ses faits glorieux et les actes héroïques de ceux qui ont été les gloires du pays, de ceux qui furent des patriotes.

Dans toute la nomenclature des prouesses et des hauts faits de nos personnalités canadiennes, il semble que l'on ait quelque peu ignoré le patriotisme de celle qui, sans ostentation et dans le silence, n'a jamais cessé de donner des hommes à la Patrie: "La Mère Canadienne"!

De tous temps, la plus belle forme de patriotisme fut de donner sa vie pour son pays; n'est-ce pas là le patriotisme sublime de la femme dont le front est auréolé de multiples maternités?....

"La main qui berce l'enfant, gouverne le monde", disait un auteur.... Et cette parole,

combien de Mères de "chez-nous" l'ont comprise, jusqu'à nos jours, dans tous les foyers canadiens-français, où, depuis plus de quatre cents ans, il ne manque jamais d'enfants à bercer.

Depuis la jeune mère venue de France il y a des siècles, jusqu'à l'aïeule de nos jours, dont les multiples maternités ont creusé les nombreuses rides, quelle floraison de berceaux la Laurentie n'a-t-elle pas vue éclore!.. Que d'âmes féminines, vraiment patriotes, se sont penchées sur ces petits nids de vie et d'espoir!

"La femme n'est jamais si grande qu'agenouillée auprès d'un berceau"!.... Et cette grandeur vient de la puissance de donner la vie; de cette puissance de tendresse et de dévouement qui entourent l'enfance; de cette puissance surtout que Dieu a mise entre les mains de toutes les mères, de guider sûrement l'âme de leurs enfants vers leur rôle à remplir ici-bas, puis, vers le grand but du chrétien: Le Ciel....!

La mère qui ne craint pas de créer, ne craint pas non plus les sacrifices que demande la formation morale des enfants; formation dont la bienfaisance s'étend jusqu'à la tombe. Les bonnes mamans, celles de chez-nous entr'autres, ne se

désintéressent jamais de leurs enfants, et même lorsqu'ils sont devenus des *grands*, ils restent toujours pour le cœur des mères, les *petits* qui reviennent à elles dans les jours difficiles, retremper l'énergie de leur cœur et raviver la Foi de leur âme.

Les mères venues de France, n'ignoraient pas, en abordant au Canada, combien la tâche devait être ardue. Elles avaient compris, dans leur âme de femme patriote quel rôle important elles devaient jouer dans l'avenir de la Nouvelle-France; aussi, les premiers berceaux canadiens furent-ils solides et confortables, car les mamans d'alors ne craignaient pas la peine, et les phalanges de petits être roses se succédaient drues dans les *bers* canadiens. Et ce fut cette multiplication des berceaux qui opéra le sublime miracle, que l'on a appelé: le "Miracle Canadien" qui nous a permis de grandir et d'assurer notre survivance.

Les mères d'aujourd'hui, à l'instar de leurs devancières, n'ont pas oublié que la nation compte sur leur vaillance et sur leur patriotisme pour lui donner des fils et des filles dont les énergies seront une garantie pour les luttes futures;

des fils et des filles capables à leur tour de perpétuer, dans notre beau Canada, le "Miracle Canadien", par la sublime multiplication des "Berceaux."

Cet héroïsme des mères de chez-nous, le pays ne saurait l'ignorer, il ne saurait trop l'exalter, puisque sans ce sublime holocauste qui fait naître les patriotes, le patriotisme serait un vain mot qui n'aurait jamais vu le jour.

En Rêvant

Oh! fuir la grande ville avec sa poussière et son asphalte brûlant, et tomber, ne fut-ce que pour un jour, en pleine campagne, se griser d'air pur et parfumé!....

S'asseoir, les cheveux au vent, sur le bord des grèves laissant flotter sa pensée au gré des vagues qui déferlent en courant le long des rivages.

Dormir parmi les foins mûrs et rêver de ciel bleu tandis que des oiseaux l'on entend la chanson et que là, tout près, le murmure de la source se fait plus caressant.

Sentir autour de soi, sur ses mains, sur ses yeux, dans ses cheveux, les baisers de la brise, et n'entendre plus rien que les soupirs des feuilles frémissantes.

Loin de tous bruits, s'en aller reposer dans un rêve tranquille, quand le soir lui-même s'est endormi sur le grand lit de mousse que lui font les champs et les bois, tandis que la source amoureuse le berce de sa mélodie.

Jouir de l'impressionnant silence de la nuit tombante, à la campagne, à cette heure calme où l'on dirait que la nature revit ses souvenirs d'antan.

Entendre au loin le cri sinistre du hibou, ou sur l'arbre voisin, la plainte du rossignol qui prie en chantant son cantique des nuits.

Sentir, à travers l'espace, venir à soi le tintement clair d'une cloche lointaine lançant par le monde la mélodie de son "Angelus".

Voir les beaux yeux d'argent de la lune s'ouvrir en clignotant sur le fleuve moiré, et sourire doucement à la terre qui sommeille.

Suivre dans la nuit bleue, l'étoile filante descendant furtivement sur le bois, baiser les lèvres d'une feuille endormie.

Rêver un moment de toutes ces visions délicieuses, puis tout à coup s'éveiller à la réalité et se retrouver penchée au-dessus d'une page toute blanche.... amis lecteurs, quel tourment pour une chroniqueuse!...

Les Vacances

Vacances!.... Quel mot magique je viens d'écrire là! Il me semble en l'évoquant voir voleter tout autour de moi et jusque sur ma plume, des milliers de jolis papillons aux ailes dorées; tandis qu'à mon oreille revient l'écho lointain des gazouillis d'oiseaux, du murmure des frais ruisseaux coulant sous la ramure leurs ondes cristallines; et de mon cœur monte l'éternelle chanson de jeunesse, de joie et d'espoir.

Vacances!.... vous êtes bienvenues de tous, puisque vous êtes porteuses de gaieté, de repos et de bonheur.

La gent écolière vous salue avec ivresse et prend sa volée vers les champs et les boulevards, où l'air est pur et la brise pleine de chansons.

Chacun se cherche un endroit verdoyant où les heures s'écouleront plus reposantes et plus fraîches.

Dans la cité, plusieurs logis ont clos leurs vo-

lets, et les maisons délaissées ont pris un air de tristesse, car, avec la famille, l'âme du foyer s'est envolée.

Pour la venue de ses hôtes, le vieux chalet a fait toilette neuve; les lierres ont tapissé ses murs et la mousse fleurie couvre les sentiers. Dans les arbres parés de la verte toison se balancent des nids où les gais chanteurs des bois redisent les anciens refrains.

Et quand le jour a fui, quand la lune ouvre sur les flots bleus son éventail d'argent, sur la grande vérandah les hôtes se taisent, c'est si beau et si grand ce que la nature offre en spectacle certains soirs... Seule, la plainte douce des vagues s'en allant mourir lentement sur les galets, ou le murmure confus d'un oiseau qui rêve dans la nuit bleue, vient troubler cette paix profonde.

Puis les jours recommencent et s'écoulent paisibles, entre les excursions de chasse et de pêche. Le corps et l'esprit goûtent un repos bien mérité; et toute cette fraîcheur et ce calme, après le tourbillon de la ville, c'est délicieux, cela fait du bien, cela retrempe toutes les forces.

Et, pour les jeunes filles qui travaillent, il

serait bien à souhaiter qu'une colonie de vacances se formât, et que chaque année, quand revient le temps chaud, toutes puissent aller en groupes joyeux, à leur "Villa", goûter le calme et le repos dont elles ont tant besoin.

Soir d'Orage

Depuis des jours, le soleil, sans pitié, dardait de ses rayons brûlants, la terre qui demandait grâce. Les fleurs se fanaient trop tôt, et les blés rôtissaient avant d'arriver à maturité.

Quant tout à coup, ce soir, les feuilles et les fleurs qui, altérées penchaient leurs têtes lasses, se mirent à frissonner sous le souffle avant-coureur de l'orage.

Le ciel devint noir et le fleuve prit des teintes sombres tandis que les vagues écumantes poussées par le vent accouraient vers le rivage.

Dans les rues, la poussière soulevée par l'ouragan, tourbillonnait comme une écervelée, aveuglant les promeneurs attardés qui se hâtaient de rentrer au gîte.

Les arbres des parcs et des jardins s'entrechoquaient, courbaient leur cîmes effarées, où s'enlâçaient dans des gestes désespérés.

La nue sillonnée d'éclairs creva enfin, et à

longs traits la terre put se désaltérer à la source bienfaisante dont la gratifiait le ciel.

La tempête s'est maintenant apaisée; le vent s'est tu. Le soir est redevenu calme; seule la chanson triste de la pluie entre par ma fenêtre. J'entends le petit bruit que font les gouttelettes sur les feuilles, les feuilles menues et dentelées qui ouvrent toutes grandes leurs mignonnes bouches à la liqueur rafraîchissante.

Les fleurs du parterre ont déplié leurs collerettes pour recevoir la rosée du ciel. Les blés et les foins des prés présentent leurs tiges aux grains de vie qui leur tombent des nues; et sur les vitres de ma chambre, la pluie vient poser ses milliers de petits doigts qui ont l'air de me faire des niches.

Et dans le murmure monotone et si mystérieux qu'on dirait des caresses de larmes sur la nature, je sens une grande paix m'envahir toute, c'est la nuit, la nuit sereine et apaisante au milieu des pleurs de la pluie.

La Corvée des Foins

Il s'appelait Louison, elle s'appelait Louisette; il avait vingt ans, elle en avait dix-huit. Tous deux étaient enfants des champs, et tous deux ils avaient l'âme simple et candide, car le souffle corrupteur des grandes cités n'avait pas effleuré ces enfants de "La Terre".

Depuis leur enfance ils s'étaient connus, et sans se le dire ils s'étaient aimés.

La ferme des Pinard touchait celle des Hébert. Le soir venu, quand Louisette ramenait les bêtes du pâturage, elle ne manquait jamais de rencontrer Louison qui de son côté faisait rentrer le troupeau; et dans leurs cœurs tout neufs montait une harmonie bien tendre, quand, au tournant du chemin ils s'apercevaient... Doucement ils se souriaient et Louison hasardait le premier mot. "Bonjour Louisette, comment ça va?"... Et la conversation s'engageait toujours amicale, sur le printemps pluvieux

de cette année; la dernière *échappade* de "La Grise" qui était passée dans le champ de grain du voisin.... l'apparence de la récolte qui avait un peu souffert de la dernière gelée... et quoiqu'en leur cœur chantât l'oiseau bleu de l'amour, jamais leurs lèvres ne s'étaient dévoilé le "Grand Secret"....

***

On était à la fin de juillet; chez les Hébert il y avait Corvée de foin, et les Pinard s'étaient rendus à l'invitation. "Bonjour père Hébert avait dit Louison en entrant c'est aujourd'hui qu'on emplit vos *tasseries*... et vivement ses yeux avaient découvert Louisette qui, souriante et joyeuse, préparait le fricot du "Grand Souper".

***

La journée a été chaude, et tous ont travaillé ferme, le soleil marque maintenant trois heures; c'est l'heure de la Collation... Holà! dit le père Hébert, que chacun s'avance pour le goûter.

Et dans le grand panier que les femmes ont apporté, tous ont puisé le breuvage frais, la nourriture frugale et saine, puis chacun s'est assis.

Louison et Louisette s'étaient trouvés rappro-

chés et un peu à l'écart du groupe des "vieux"... Heureux de se retrouver dans la splendeur de cet après-midi, et de sentir tout autour d'eux, la vie vibrer intensément, ils se regardèrent émus....

Enfants des prés fleuris, ils n'avaient pas l'habitude des grands mots et des belles phrases, et se comprenaient sans se rien dire. Machinalement elle s'était appuyée à une grosse "veillotte" et lui se plaça sur l'herbe tout à côté.

Ils regardaient au loin, le fleuve étincelant de mille feux sous la splendeur du soleil. Puis, leurs yeux se rencontrèrent. "Tu n'es pas trop fatiguée, Louisette, dit le jeune homme".—"Je suis reposée maintenant" dit la jeune fille.

A ce moment, au-dessus d'elle, vint flotter une marguerite qui s'échappait de la masse de foin; Louisette d'un geste rapide la cueillit, et curieuse, elle voulut l'interroger. Doucement elle se mit à l'effeuiller, disant et redisant à chaque pétale: "Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons", tandis que Louison qui s'était rapproché attendait avec anxiété le résultat que donnerait le dépouillement de la fleurette.

Quand enfin tomba le dernier pétale, Louison,

le regard brillant, dit tout joyeux: "La marguerite l'a dit Louisette, nous nous aimons!. . . ."

La jeune fille qui dans sa simplicité n'avait pas songé à l'aveu de la fleurette, devint rouge comme... une cerise et cacha son visage dans sa main droite. Alors Louison s'emparant doucement de la main demeurée libre dit à son amie: "Louisette, je t'aime, veux-tu un jour être ma femme ?. . ." et Louisette répondit si bas, qu'on entendit le murmure de la brise qui passait: "Louison je serai tienne lorsque j'aurai vingt ans. . ." Et ces deux enfants des champs, qui s'étaient aimés sans jamais se le dire étaient devenus éloquents de toute la force de leur tendresse, avec des mots suaves comme des caresses, ils se dirent que depuis toujours leurs cœurs s'étaient donnés. . .

Mais le jour baissait rapidement sans qu'ils eussent conscience de l'heure.

Tout à coup leurs yeux aperçurent à l'horizon le soleil qui dorait la montagne de ses derniers rayons. Alors, souriant à leur bonheur, ils allèrent comme de grands enfants annoncer la "grande nouvelle" à leurs parents qui les attendaient pour le "Souper" de la "Corvée des foins".

Finies les Vacances

Déjà?... s'écrie-t-on étonnés de voir s'évanouir si tôt les jours de repos et de tranquillité, qui depuis quelques semaines s'écoulaient si délicieusement.

Oh! se laisser vivre!... Oublier la tâche d'hier et le devoir de demain; laisser venir à soi les impressions douces et joyeuses; s'abandonner au gré des jours qui filent si vite, si vite, quand, tout autour de soi il n'y a que fleurs et verdure, et que là-haut, le ciel est d'azur et de clartés radieuses.

Entendre le gai bourdonnement des insectes multicolores et la gazouillis des oiseaux qui s'approchent tout près, si près de nous, qu'ils semblent vouloir nous souffler à l'oreille: "Profitez bien des joies du moment"...

Et nous avons profité des petits bonheurs que nous apportait chacune de ces heures de liberté; et nous avons ri et chanté devant la

poésie des rives et des bois... Rire et chanter, tout en se grisant d'air pur et de merveilleuses beautés, ce que c'est une bonne recette pour reposer les nerfs et refaire les énergies...!

Et maintenant que le jour est venu où il faut se remettre à la besogne, il semble qu'après s'être rassasié de nouveautés, après avoir vécu des heures et des heures au gré de sa fantaisie et de son rêve, la tâche ancienne nous apparaisse moins monotone et moins lourde. C'est avec une ardeur et une énergie nouvelles que l'on retourne à l'occupation, qui auparavant nous paraissait pénible et ennuyeuse.

Pour les garçonnets et les fillettes que les jours de liberté avaient ramenés au foyer, ces deux mois de repos se sont passés un peu comme dans les contes de fées... promenades, piques-niques, cueillettes de fruits savoureux, collection de papillons, de coquillages, gâteries de toutes sortes, tout cela s'est écoulé comme un beau rêve; mais un matin l'on s'est éveillé et le rêve s'était envolé... Déjà finies les vacances!...

Alors, sans trop de plaintes les jeunes ont repris livres et cahiers et sont partis allègrement, faire l'apprentissage indispensable qui leur per-

mettra de bien remplir, plus tard, le rôle que chacun est appelé à jouer ici-bas.

Il en coûte parfois aux parents de voir s'éloigner leurs enfants; et il est pénible pour les petits de quitter le doux nid familial, lors même qu'ils doivent retrouver chez leurs éducateurs une affection tendre et dévouée. Mais la vie n'est pas tissée que de plaisirs et de rêveries, et le bonheur futur de la famille mérite bien que l'on accepte de bonne grâce les petits sacrifices de l'heure présente.

Adieu Estival

L'été s'en va bien doucement vers son trépas et comme à regret il dévide les journées capricieuses de septembre.

Au moment de nous quitter pour de longs mois, on dirait qu'il veut rebrousser chemin et qu'au souvenir de son ancienne splendeur, il revienne pour quelques heures, se donner l'illusion d'un règne nouveau.

Mais toute cette beauté est éphémère et la lumière comme la chaleur des midis de septembre, s'éteint trop tôt, ne laissant dans l'air qui fraîchit qu'une senteur tiède de feuilles sèches.

Certes la saison fut radieuse et nous en avons bien profité, mais toute cette gloire rayonnante est maintenant du domaine du passé. Bientôt ce sera le froid cruel qui emportera les feuilles tendres et tuera les oiseaux qui auront oublié de nous quitter.

Bientôt ce sera la veillée au coin du feu où nous reparlerons des souvenirs des mois d'été, et les heures exquises nous apparaîtront encore

meilleures qu'elles ne le furent.

Les couchers de soleil ont maintenant des mélancolies mystérieuses et ça sent le départ dehors; on dirait qu'il flotte de l'adieu dans l'air,— l'adieu des grèves d'or et des oiseaux blancs, l'adieu des sous-bois feuillus et des montagnes vertes.

Ce soir le ciel était en beauté dans ses mourantes flammes. Je descendis revoir le fleuve sous les feux du couchant. Le vent ne s'était pas encore apaisé, et l'onde fuyait rapide comme les étés qui passent et les heures qui ne reviennent plus.

Sur la nappe d'eau qui maintenant s'assombrissait, les vagues se soulevaient, menaçant à chaque instant d'engloutir le phare dont la lumière brillait plus claire après chaque secousse. Et je songeai que cette petite flamme vacillante du phare battu par les vagues ressemblait étrangement à l'âme humaine. Souvent ballottée par les tempêtes morales, elle a toutefois la mission de s'élever courageusement au-dessus des flots qui tentent parfois de la submerger, afin d'éclairer d'autres âmes qui attendent d'elle la lumière de son intelligence et qui ont besoin de sa charité.

Vision d'Octobre

C'est octobre, dehors c'est exquis, il fait doux, il fait frais; c'est une radieuse après-midi d'automne. Un air transparent, des nuages en monceaux du nord au midi, des nuages d'une couleur molle et vive; on dirait de la ouate aux reflets dorés sur un ciel bleu.

C'est bon de vivre par cette journée ensoleillée. Pour ne pas jouir seule de toute cette clarté qui se meurt j'appelle ma plus jeune sœur, et nous nous rendons jusque là-bas, près du "vieux moulin", où la rivière coule en cascades ses flots couleur d'azur.

C'est calme, c'est ravissant de beauté, autour de nous. Devant les arbres en deuil de leurs feuilles, le vent ému, retient son haleine. La nature, avant de s'endormir de son grand sommeil multiplie ses merveilles afin que son agonie ne nous laisse pas insensibles.

Partout s'épanouit une orgie de couleurs qu'allume le feu de l'automne. Des feuilles brunes,

dorées, rouges, violettes gisent à nos pieds, nous faisant un tapis moëlleux. J'en cueille une qui dans sa chute est venue mourir dans mes cheveux. On dirait un petit oiseau blessé, tant elle est menue et fragile; moitié rose, moitié verte, avec là, vers le milieu, à l'endroit du cœur sans doute, un petit point écarlate, on dirait une goutte de sang qu'a fait jaillir la morsure du frimas.

J'ai gardé la petite feuille ensanglantée. C'est l'image de notre cœur lorsque la morsure cruelle des déceptions vient y arracher des illusions trop fragiles.

De l'autre côté de la rivière des bruits nous arrivent. Je lève la tête; c'est ce pauvre vieux, que partout ici l'on appelle "le vieux de la hutte", qui sort de chez lui accompagné de ses chiens. Il y en a six, de toutes les couleurs, qui gambadent autour du vieillard s'acheminant vers le rivage.

Pauvre homme on dit qu'il vit solitaire, sans parents ni amis et malheureux. Un moment il regarde la rivière, puis de sa démarche alanguie et courbée, il retourne à sa chaumière.

Que vient-il regarder ainsi tous les jours, dans

l'onde transparente, le vieux de la hutte? Peut-être y voit-il passer les souvenirs d'antan, l'image des êtres chers disparus, des bonheurs du jeune âge, des amitiés d'autrefois. Le cœur humain est une lyre qui vibre à tout âge sous la brise délicieuse des souvenirs d'amitié.

Et même lorsqu'arrive l'automne de la vie, alors que tant de choses semblent ensevelies dans l'oubli des années, il suffit parfois d'un son, d'un parfum, d'une ressemblance, d'un paysage pour rallumer l'étincelle des mementos enfouis dans l'intime de l'âme.

Et tandis que dans le lointain devenu tout gris, le vieillard disparaît, ma petite sœur, qui l'a suivi des yeux, pense tout haut: "Comme c'est triste d'être un malheureux!"

Oui!

Les Feuilles Mortes

Elles s'en vont les feuilles dentelées, menues et jolies. Les érables et les saules, se mirant, un de ces matins, dans le clair St-Laurent, s'étaient trouvés farauds sous leur nouvelle parure couleur d'arc-en-ciel. Mais voilà que la bise de son souffle glacial a mordu les feuilles jusqu'au cœur. Alors, avec un bruit mystérieux qui ressemble à un dernier soupir, les misérables petites, comme de pauvres oiseaux blessés, s'en vont en tourbillonnant, reposer de leur dernier repos sur le gazon roussi par les frimas.

Tout l'été, les arbres ont chanté dans la brise fraîche la chanson qui berce dans les nids le peuple des oiseaux. Et maintenant que oiseaux et feuilles sont partis, c'est vraiement misère de voir les arbres dénudés dresser vers le ciel leurs membres charnus, dans un geste suppliant. Dans la rafale qui passe, ils se penchent bien pour rattraper leur parure partant pour le grand

voyage, mais c'est en vain; les feuilles envolées, comme les bonheurs perdus, ne se reprennent plus.

Elles étaient pourtant jolies, les feuilles, se balançant gracieuses sur leurs tiges élancées. A les voir si fragiles, gisant pêle-mêle, et coquettes jusque dans leur dernier sommeil, je me prends à souhaiter que du *paradis des feuilles*, un souffle descende les ranimer et les faire revivre.

Mais non, demain, tantôt, ce sera fini d'elles;... l'oubli vient si vite quand la vie ne rayonne plus!.. Pauvres petites!—elles ont à peine expiré que déjà les arbres, oublieux, préparent la sève qui leur donnera d'autres feuilles... Image de notre cœur qui, sous la rafale des réalités décevantes, veut saisir encore une fois les illusions, les petits bonheurs qui s'échappent pêle-mêle sans que nous puissions les retenir.

Puis les jours se succèdent amenant d'autres soucis, d'autres joies, d'autres illusions, et nous apportant l'oubli de ce que nous avions aimé et pleuré. Des illusions, des rêves, des espoirs il faut en avoir; ce n'est pas un mal puisque cela aide à vivre heureux et à faire des heureux autour de soi.

Et quand, comme pour les feuilles, viendra pour nous l'automne des ans, vers la terre nous nous inclinerons résignés pour renaître au séjour de l'éternel printemps.

CANADIANA

Parfums d'Automne

Ça sent l'automne dehors, il fait beau, il fait bon. C'est octobre, octobre avec ses légers frimas scintillant au soleil levant, ses midis encore tout arradiés des demi-sourires de l'été, et ses crépuscuples où passent des langueurs et des agonies.

Oh! le charme captivant dans sa mélancolie que revêt le départ des beaux jours... Ceux qui ont eu l'avantage d'assister au déclin de la saison estivale, en pleine campagne, où rien ne vient troubler l'agonie de la nature comme aucun souffle mortel n'était venu nuire à sa parfaite éclosion, ceux-là comprennent toute l'impuissance humaine en face de l'effort suprême de l'été qui sent sa fin toute proche.

J'ai voulu revoir le dernier sourire de nos bois, et entendre le mystérieux murmure des forêts où, jusque dans l'humble brindille qui se meurt l'on aperçoit de la souffrance; où sans coquetterie les monts sont parés de leur tunique pourpre et

or; où les oiseaux sur le point de nous quitter chantonnent des adieux; où le ruisseau plaintivement berce le sommeil des feuilles et des fleurs.

Et j'ai senti venir à moi tous les rêves petits et grands, les aveux émus et discrets qu'emportait dans l'éternel secret la feuillée mourante, laquelle semblable à un convoi d'espérances mortes, venait choir à mes pieds. Et dans le baiser qu'elles me donnaient au passage, j'ai cru qu'elles se plaignaient, les feuilles, qu'elles se plaignaient "pianissimo" aux arbres qui les laissent s'en aller, sans seulement leur tendre la main. Qui sait si cela ne leur fait pas mal dans leur cœur fragile de petites choses délaissées, que les arbres les rejettent ainsi, après s'être abrités tout l'été de leur ombre, et s'être grisés de leur doux bruissement.... Qui sait... ?

Mais il vaut mieux penser qu'elles s'en vont sans souffrance, les feuilles frêles et menues, et que leur dernier soupir renferme tout l'espoir de la résurrection du printemps, du beau printemps rieur et vermeil qui reviendra en dépit de toutes les bises mordantes. Tels nos espoirs à nous, qui bien des fois font comme les feuilles des beaux

arbres sous la rafale cruelle des réalités décevantes, mais dont le départ fait place à d'autres désirs, d'autres espoirs qui nous font oublier les premiers, et que nous entretenons de nouveau avec délices, sans souci de l'incertitude des lendemains.

Et c'est ainsi que s'écoule notre vie entre un rêve qui se meurt et un autre qui s'éveille. Soyons heureuses pendant que le ciel est beau, qu'il fait bon et que dehors, ça sent l'automne....!

Novembre

Le vent pleure dans les arbres dont les longs bras dénudés implorent le ciel. Le pavé durci par la gelée fait résonner plus clair le pas des passants qui se hâtent de rentrer au gîte.

C'est novembre, c'est le mois sombre, où la nature perd toutes ses grâces. Novembre, avec ses champs et ses bois dépouillés, son ciel gris, sa brise froide. Novembre avec ses croix et ses tombeaux.

Novembre, c'est la mélancolie des adieux que chacun porte dans le deuil de son cœur. Novembre, c'est quand vient le soir, l'heure lugubre où le vent qui se plaint, semble avec des fantômes, causer de la mort à voix basse. . .

Novembre, c'est le champ du repos, où sur les tombes chères nous nous agenouillons bien doucement de peur de réveiller ceux qui sommeillent à l'ombre de la Croix. Novembre, c'est la voix qui plane sur les cimetières et qui nous crie "grâce"

du fond des cercueils.

Là-haut, la lune presque ronde sourit avec indulgence enveloppant de son immense regard la terre et les humains. Il semble qu'en ce "soir des morts", il se fasse plus mélancolique le regard de la vieille lune... Peut-être voit-elle de l'espace bleu, les âmes en peine qui, suivant la légende, viennent ce soir chanter de leur voix frêle de spectre habitué à gémir, la complainte des trépassés.

Parmi ces hôtes de l'au-delà qui veulent se remémorer aux vivants oublieux, et qui sur la terre viennent mendier le ciel, il se trouve peut-être des voix chères que nous aimions à entendre autrefois, dont les qualités du cœur nous ont charmés jadis, et dont peut-être nous avons laissé s'échapper le souvenir.

Le souvenir...., la vie nous prend tellement avec toute sa fièvre, qu'elle nous fait oublier son beau culte, en nous faisant abdiquer la plus belle faculté que nous portions dans l'esprit et le cœur, celle de "PENSER"....

Combien, parmi les pâles revenants de ce soir, sont déçus et las d'attendre dans le lourd silence

du tombeau, la pensée fidèle promise à travers des sanglots, au moment suprême de "l'Adieu".

Puisque novembre est le mois où tous les tombeaux doivent être fleuris, écoutons toutes ces voix chères qui appellent notre "prière", et que nos âmes communiant à leurs souffrances s'ouvrent à la *Pitié*, cette douce rosée du paradis qui soulage les morts.

Les Vieillards

"Vieillir c'est mourir au monde et vivre à Dieu."

Comme ils savent gagner toute notre sympathie et notre vénération, les bons vieillards de chez-nous!... Dans leur sourire où passe de la tendresse et de l'indulgence, il y a toute la bienveillance de ceux qui ont longtemps vécu et qui ont côtoyé bien des misères.

Ils ont connu les durs labeurs, nos chers vieux, et leurs traits fatigués portent l'empreinte de leurs longues veilles. Et ils s'en vont à tour de rôle, emportant avec eux, le témoignage consolant du devoir accompli, de la tâche fidèlement achevée.

Ce n'est pas sans regret que ces vaillants d'autrefois voient venir le moment de l'immobilité; l'heure du grand déclin; mais devant la loi du destin, ils courbent leur tête alourdie sous la

neige des ans et à petits pas ils s'acheminent vers le tombeau où reposent déjà tant d'aimés.

Le front penché vers la terre qui leur tend les bras, ils repassent dans le fond de leur vieux cœur, tous les souvenirs de leur vie; toutes les joies, toutes les douleurs, les récentes et les anciennes. Et parce que la vie leur a dévoilé tous ses secrets, toutes ses beautés, comme toutes ses laideurs, ils savent regarder les humains avec indulgence, les bons vieillards, et leurs gestes ont pris des habitudes de bénédiction et de pardon.

S'il est doux d'être des *vieux* comblés d'égards, elle est infiniment triste la vieillesse dont le déclin ressent toute l'amertume de l'isolement.

"Il faut être l'amie des vieux; il faut les aimer, mettre de la lumière dans leur ombre et de la joie dans leur tristesse.

Tous les vieillards n'ont malheureusement pas une demeure hospitalière, des petits-enfants au cœur généreux et reconnaissant; il se trouve des enfants dont le cœur est ingrat, et dont les parents devenus vieux et infirmes connaissent toute l'amertume d'une vieillesse isolée. Et il arrive alors, que dans leur solitude triste ils ont

le grand désir de s'en aller bientôt vers le séjour heureux où les bons vieillards ne sont pas de trop...

Il ne faut pas délaisser les *vieux*; ceux qui ont entouré l'enfance de sollicitude, de soins et d'amour dévoué, ne désirent en retour qu'un peu de gratitude; donnons-leur avec nos soins pieux ce tribut d'amour filial. Ce que l'enfant a coûté de soucis et d'angoisses à ses parents, pourra-t-il jamais le leur rendre? Qui pourrait se justifier de nier la dette sacrée qu'il a contractée envers les auteurs de ses jours? Et pourtant, il se trouve des enfants, qui traitent leurs parents devenus vieux et infirmes comme des "objets vieillis" qui ne servent plus et qu'on relègue dans le coin le plus reculé de la maison, sous prétexte qu'ils sont *trop encombrants.*

Si nous voulons à notre tour, jouir d'une vieillesse heureuse et entourée, aimons et respectons les vieillards, ils nous béniront et leur bénédiction est un porte-bonheur.

Il Neige

"Elle est humide encor des averses récentes
"La neige qui s'amène en duvet comme on dit
"Et dentelle le chaume et le bois engourdi;
"L'hiver ensevelit les feuilles par les sentes".
(A. D.)

C'est l'hiver depuis ce matin; toute la nuit, pendant que la terre sommeillait, la "douce endormeuse des bruits" est tombée du paradis et au réveil cette blancheur nous repose agréablement des paysages mélancoliques de l'automne. Le beau manteau de ouate éveille en nous des souvenirs d'antan délicieux et jeunes.

Déjà les bambins ont sorti leurs traîneaux et rêvent de joyeuses glissades. Sous ma fenêtre, dans la rue, les oiseaux pépient follement, gambadant, se roulant dans la neige et la boue, s'éclaboussant à qui mieux mieux.

Les petits oiseaux comme les enfants ont l'air

d'aimer et de saluer avec allégresse l'arrivée du blanc duvet. Pourtant, ils grelotteront bien des fois, toute la saison; bien des fois ils battront de l'aile sans parvenir à se réchauffer. Plusieurs parmi les petits moineaux qui s'ébattent ce matin sous mes yeux, s'endormiront avant le printemps, enfouis dans les plis du manteau glacé.

Mais c'est l'hiver, c'est la nouveauté, et pourquoi la nouveauté qui grise si facilement les hommes ne fascinerait-elle pas aux premiers moments les naïfs petits oiseaux ?. . .

La neige qui tombe molle et capricieuse n'apporte pas partout la joie avec elle; le pauvre hère dans son taudis, l'ouvrier que la crise de chômage jette sur le pavé, sans travail et sans le sou, regardent d'un œil mélancolique tomber les blancs flocons.

Pourquoi faut-il que la neige qui apporte sa blanche clarté dans nos maisons où le foyer ne s'éteint jamais enveloppe les logis pauvres d'un voile sombre et froid comme un linceul où percent de la misère, des inquiétudes, des larmes, de la faim ?. . .Pourquoi y-a-t-il des riches qui jouissent de tout ce que la vie peut donner de douceurs; pourquoi de pauvres petits enfants inno-

cents souffrent-ils du froid et de la faim dès leur entrée dans le monde? Ce sont là des secrets de la Providence.

Mais peut-être me répondra-t-on: "Pourquoi y a-t-il de par le monde tant de pauvres imitateurs de la cigale insouciante du lendemain, qui, après avoir gaspillé sans compter, à l'été des beaux jours, se trouvent dépourvus de tout quand vient la bise?"...C'est vrai, mais le don de la prévoyance n'est pas départi à tous, et ceux-là parmi les fortunés et les prévoyants dont le cœur n'est pas insensible et sait entendre le langage de la pitié, ceux-là ne pensent qu'aux miséreux involontaires que l'infortune ou la maladie a visités, qui sont dignes de toute notre pitié, et méritent tous les secours.

Ne les leur ménageons pas; lorsque la charité viendra frapper à notre porte, ouvrons-la sans hésiter, et donnons sans parcimonie avec l'or de notre bourse, la pitié de notre cœur.

Matin de Givre

Ce matin, dans le pâle décor d'un soleil de janvier, les arbres, comme de jeunes épousées, nous sont apparus tout habillés de blanc. Le givre, sur les ormes et les érables, s'était posé gracieusement, faisant de sa dentelle duvetée, une étincelante parure à leurs fronts dégarnis... Jusqu'aux fils électriques qui de leurs blancs festons semblaient enguirlander la ville trifluvienne comme en un jour de fête.

Et lentement je me rendis au travail, admirant ce tableau du grand Maître...la cité toute radieuse sous son manteau de lys.

Et je songeais à toutes les joies que nous apportent les beaux jours de nos hivers canadiens; aux joyeuses fêtes des soirs de carnaval, aux longues promenades en raquettes, aux délicieuses parties de "glissades" sur les traîneaux et les patins,—sous le regard de Madame la Lune. A toutes ces réunions intimes où se groupent, à

la veillée, tant d'amis heureux autour de la grande cheminée où chantonnent les bûches en se consumant.

J'allais ainsi pensant au plaisir de me promener tout le jour, sous cette pluie de plumes de colombe, quand tout-à-coup je vis sur la fourrure blanche d'un jeune sapin, deux petits oiseaux qui battaient de l'aile pour se réchauffer. Et mon cœur tout à l'heure joyeux, se serra soudain et devint triste, à l'idée des misères qu'apporte le givre aux pauvres gens des froides mansardes. Je pensai que le vieil hiver salué avec joie par les heureux de la terre est le cauchemar de ceux qui peinent, de ceux à qui la pauvreté n'offre que des haillons pour manteaux, et à qui le givre, en festonnant la masure, n'apporte au foyer éteint que la morsure du froid.

O vous, pour qui l'hiver est prodigue de bonheurs, n'oubliez pas au milieu de vos plaisirs la détresse des foyers sans feu.

Que les bourses remplies souvent se délient en faveur de ceux qui souffrent de cela même qui vous procure tant de délices...

***

Mais voilà que cette après-midi, les arbres

sous les rayons du soleil, se sont mis à pleurer le départ de leur blanche parure. Du fond de leurs prunelles grises sortaient des diamants qui, glissant le long de leurs membres charnus, allaient se perdre sur le tapis d'hermine déroulé à leurs pieds.

Et de voir les pleurs de nos grands ormes et de nos jolis érables, cela me fit penser que souvent ici-bas, il en est ainsi de nos joies et de nos illusions. . . elles s'en vont une à une comme le givre par cette après-midi ensoleillée fondait goutte à goutte.

Il suffit parfois d'une larme d'amertume pour noyer à jamais les bonheurs que l'on avait entrevus radieux comme des matins de givre.

Réflexions

Il a plu, puis il a gelé, puis il a neigé. Ce soir, de la rue m'arrivent des éclats de rire, à mesure que les piétons circulent et font la glissade plus souvent qu'à leur tour sur le trottoir de glace que dérobe une mince couche de neige récemment tombée.

Les uns s'amusent de l'aventure et se relèvent en riant, tandis que d'autres pestent contre les trottoirs en miroir et prennent le parti de marcher dans la rue, où c'est large et facile.

Pendant que d'en bas fusent les rires des uns se mêlant aux jérémiades des autres, de ma petite chambre de pension je pense que tout cela ressemble joliment à la route de la vie, où nous nous acheminons gaiement si le chemin est beau et sans obstacle, si les événements sont en accord avec nos désirs.

Mais les chemins de la vie ont des tournants imprévus parfois, ils deviennent sinueux et ne

traversent pas toujours des vallées fleuries et charmantes. Il arrive qu'à un détours, l'on se trouve en face de montées difficiles à gravir, et bordées de précipices dangereux.

Ceux qui, sur les chemins unis, ont appris à marcher droit, sans biaiser, gravissent sans trop de difficultés les sentiers étroits et rocailleux. S'il leur arrive par mégarde de se laisser choir, ils reprennent courage, en regardant vers le sommet, tout en haut de la montée, où brille l'idéal qui fait oublier que la route est trop souvent rude et cruelle.

D'autres fois, la voie apparaît toute belle, la blanche neige des illusions recouvre les pièges de la réalité; il semble alors qu'il soit bon de cheminer et nous marchons, nous volons presque parfois sans méfiance, mais voici l'obstacle, et...flip... nous perdons l'équilibre...Les plus énergiques se relèvent et s'arment d'avantage contre les rechutes, d'autres geignent, se découragent, et, se trompant, prennent la voie la plus large, ombragée et fleurie, où les parfums sont grisants où il n'y a qu'à se laisser faire, car dans cette voie il n'y a pas de montée, et la descente est facile.

Il arrive parfois que les échos surnaturels se rendent jusque là, et que ceux qui par inadvertance s'y sont engagés et dont la volonté n'est pas tout à fait atrophiée écoutent ces échos et rebroussent chemin, mais les autres, assourdis par la voix du mal, fascinés par les faux mirages s'engouffrent jusque dans les fanges, pour ne plus remonter.

Aimons-nous les pentes douces et faciles, où il n'y a qu'à se laisser glisser dans une griserie trompeuse, ou bien, regardons-nous vers les sommets parfois difficiles à gravir, mais où, l'ascension achevée, se trouve le bonheur, non pas un bonheur factice, mais ce bonheur fait de paix qui n'est réservé qu'aux âmes de bonne volonté ?

Le Grand Désir

Pendant que l'an nouveau essaie ses premiers pas, les hommes se font des souhaits plus ou moins sincères, et la formule banale vole de bouche en bouche: "*Que l'année vous soit heureuse*"! Etre heureux avoir du bonheur, voilà l'éternel vœu. Tous nous voulons être heureux, c'est un désir qui s'éveille dans notre cœur dès le jour où nous prenons connaissance de la vie. Dès lors, c'est cet espoir de bonheur qui nous aide à vivre, comme ce sera le désir d'un autre bonheur, infini celui-là, qui nous fortifiera au dernier soir.

Ce besoin insatiable de bonheur que nous portons tous, en nous faisant désirer la fuite des années fait aussi que nous méprisons sans le savoir le petit bonheur qui se tient chaque jour à nos côtés, sans que nous y prenions garde parce qu'on le voit revêtu de l'habit trop commun à nos yeux, qui s'appelle la réalité...

C'est de l'égoïsme que de demander à la vie plus qu'elle ne peut donner, et c'est un sûr

moyen de n'être jamais heureux que de ne pas savoir se contenter de la part de bien qui nous échoit, car en enviant le bonheur d'autrui nous désirons le plus souvent une vie moins heureuse que celle que nous méprisons.

Si nous savions ramasser toutes les miettes de bonheur parsemées sur notre route et si nous nous oubliions pour penser un peu aux autres nous aurions déjà la meilleure recette de contentement.

S'il est juste et nécessaire d'avoir de l'idéal, d'avoir un but dans la vie, par contre il faut se méfier des vaines illusions, des chimères irraisonnées qui ne montrent l'avenir que sous le plus radieux éclat, et que viennent trop tôt anéantir les douloureuses leçons de l'expérience.

Ne faisons pas comme l'enfant qui, voulant connaître ce que renferme le jouet qu'il vient de recevoir, le brise et ne peut plus en jouir; ne gachons pas notre vie dans une trop grande fièvre de vivre en un jour toutes nos années réunies. "A chaque jour suffit sa peine" dit le proverbe; chaque jour aussi, n'en doutons pas, apporte son lot de bonheur, sachons le prendre là où il se trouve...

Illusion et Réalité...

Line est là toute songeuse devant la jolie poupée qu'elle a reçue à Noël. Son petit cousin Jean-Paul ne vient-il pas de lui dévoiler en grand secret le mystère de la visite du Petit Jésus et de Papa Noël, dans la cheminée? "Tout cela c'est de la blague, vois-tu," lui a assuré Jean, d'un ton d'autorité...Et c'est l'envol de sa première illusion, illusion claire et naïve comme un cœur d'enfant, qui rend Line toute triste devant sa jolie poupée aux grands yeux étonnés.

Et voilà que la désillusion de cette petite fille m'a fait penser que nous ressemblons tous à Line. Tous dans le petit cénacle de notre cœur, nous cultivons des "chimères"; les uns en ont beaucoup, les autres en ont peu, mais chacun a les siennes qui l'aident dans la vie...La vie, elle serait bien triste parfois sans la griserie des illusions qui parfument le parterre de nos jours.

Le temps qui fuit nous arrache nos illusions et nous apporte des peines, des déceptions. Puis, de nouveau nous nous sentons revenir à l'espérance et parce que nous fûmes heureux hier, nous croyons à la joie pour demain, et nous attendons, nous avons hâte dans notre soif de renouveau.

Parfois le choc brusque de la rencontre du rêve avec la réalité fait reculer l'âme inexpérimentée et confiante en la vie. Mais puisqu'il faut vivre malgré tout l'âme reprend sa route un peu plus défiante, après que la douleur et la déception l'ont atteinte jusque dans ses profondeurs, par les séparations, les trahisons, ou l'inconstance des amitiés qu'elle croyait les plus solides, les plus dévoués...

Il arrive souvent que sous le reflet sombre de certains événements l'on soit porté à renier ses espérances au bonheur: les désillusions de la vie sont parfois si cuisantes!...Il ne faut pas cependant, se laisser envahir par le découragement, et abandonner la lutte, même si l'isolement est notre lot.

Aimer la vie dans la souffrance comme dans la joie, est le propre des âmes bien trempées,

qui luttent sans faiblesses afin de ne pas se laisser submerger par la vague du découragement, et s'enfoncer dans des regrets et des désespoirs stériles, puisqu'il faut vivre et vivre utilement, quand même tout serait contre nous.

Cela ne se fait pas sans déchirements, cette bravoure en face des brisements de la vie; on y arrive en se persuadant bien que rien n'arrive sans la Volonté de Dieu, qui a placé la consolation à côté de l'épreuve.

Combien les cœurs blessés verraient s'éteindre en eux toutes les lumières de l'espoir consolateur si toujours des espoirs nouveaux ne venaient rallumer dans l'âme le bienfaisant rayon qui fait revivre!...

Bonshommes de Neige

Toute la nuit il est tombé une pluie de blancs flocons, et ce matin, j'ai vu de jolis bambins qui s'en donnaient à cœur joie, bâtissant des tranchées d'où devaient jaillir sur les volontaires improvisés, un déluge de balles toutes blanches, dont les méfaits, vous n'en doutez pas, ne devaient pas avoir les suites funestes des "shrapnels" allemands...

Quelques-uns élevaient une statue à Sir Wilfrid Laurier, et dans leur ambition de patriotes en herbe, chacun réclamait l'honneur de réaliser la plus frappante ressemblance; car ces petits aiment le grand Canadien qui vient de disparaître; déjà, dans leur cœur tout neuf, chantent l'amour de la race et le respect de ceux qui l'ont illustrée...

Et les monuments montent, montent toujours. Maintenant, nos jeunes sculpteurs sont obligés de se lever sur la pointe de leurs petits

pieds, afin d'atteindre le sommet de l'ancien "Chef", car ils veulent le faire grand celui qui a si bien su honorer sa race; l'un d'eux n'a-t-il pas déclaré que leur héros mesurait dix pieds.. (Je suppose qu'il avait compté avec ses petits pieds à lui, le cher mignon).

Un peu plus loin, Edmond et Henri, qui ont déjà...un faible pour le beau sexe, ont décidé bien sérieusement de façonner une petite Madame...Le chef-d'œuvre est presque terminé, nos petits amis n'ont plus qu'à poser le nez de "Mademoiselle" comme ils l'appellent.

"Sais-tu que c'est difficile de faire un beau nez" dit Henri.—"Mais, c'est tout simple" déclare Edmond en appliquant une boule de neige entre les deux yeux qui ornent la grosse figure.—Ah! ah! fait Henri, quel nez tu as fait là; il ressemble à celui de Josette.—"Qui ça Josette? demande Edmond."—"Josette... mais c'est notre vieille bonne qui se fâche chaque fois que je ris de son nez croche, mais je vais lui dire de se consoler, que j'ai vu aujourd'hui une "bonne femme" qui avait le nez aussi croche que le sien. Ah! ah! ah! comme je vais rire."—"Mais non, répliqua Edmond, il ne faut pas rire; si elle se

fâche, c'est parce que ça lui fait de la peine; maman dit que ce n'est pas joli de rire quand les autres sont infirmes."

Bravo! petit Edmond, vous avez une maman sage et bonne, et qui sait vous bien élever.

Je laisse à mes lectrices le choix de deviner laquelle des deux mamans aurait été le plus fière de son fils, si elles eussent entendu ce dialogue. Pour moi, il m'a fait réfléchir.

Cette leçon de délicatesse que dans sa naïveté enfantine, Edmond donnait à son petit ami, plusieurs grands enfants qui depuis assez longtemps déjà ont passé l'âge de raison, pourraient en faire leur profit.

De nos jours, la délicatesse n'est pas la qualité qui prédomine; ce qui tient de l'égoïsme et de la légèreté du monde. On aime bien à passer pour des gens de bonne éducation, pour des personnages distingués, mais on n'aime pas à se gêner; on ne regarde pas de s'amuser, (j'allais dire de s'enrichir, ce qui est trop souvent vrai), **aux dépens d'autrui**...

Si tous les garçonnets et fillettes recevaient avec les notions de politesse et de loyauté, la science précieuse et rare de la délicatesse cha-

ritable, il n'y aurait plus dans la société de demain, de femmes légères et frivoles et d'hommes dont la délicatesse expire au seuil de leur personnalité. Ce serait là la bonne résolution, la seule vraie et désirable. . détrôner l'égoïsme pour ne faire régner que la charité aimable et délicate.

Frimas

Le givre, l'autre dimanche, avait posé ses milliers de petits doigts diamantés partout sur les arbres et les maisons qui paraissaient rajeunis sous la blancheur fragile et joli.

Comme les hauts édifices aux riches ciselures, les mansardes avaient été ornées de la fraîche dentelle de frimas que les petits oiseaux prenaient plaisir à becqueter en poussant des pépiements joyeux.

La Cathédrale où je me rendis à la messe de huit heures, n'avait pas été oubliée dans la distribution du blanc duvet. Elle semblait même avoir été particulièrement favorisée des largesses du givre qui s'était plu à exercer sur sa pierre grise son art décoratif.

Peut-être parce que c'était jour de réception du bon Dieu, Mme la Lune avait-elle voulu faire des frais, et avait-elle éparpillé toute la poussière de ses étoiles sur les épaules gothiques

du vieux temple, lui faisant un manteau radieux et immaculé comme les anges doivent en tisser dans les paradis blancs. . . ? Peut-on savoir. . . ? les astres du bon Dieu peuvent bien avoir de ces fantaisies délicieuses eux qui gravitent mystérieusement dans l'espace, silencieux et recueillis, nous invitant à lever les yeux au ciel, et ne se lassant jamais de regarder la terre.

Et sous ce tulle qui la recouvrait toute, elle nous parut plus belle, la cathédrale trifluvienne dont les cloches appelaient nos âmes à ses leçons de vie et de charité. Et dans la blancheur de ce matin radieux, je pensai que tous ceux là qui, comme moi, allaient tout à l'heure s'agenouiller et prier avaient aussi dans leur vie des heures radieuses comme des aurores de givre sous les rayons du soleil. Des jours où il semble qu'une lumière inonde tout notre être, mettant en nous tant d'espoir en l'avenir que toutes les heures qui vont suivre nous apparaissent comme des poèmes de beauté.

Mais il n'est pas d'aurores éternelles, et chaque jour a son crépuscule comme aussi les matins de givre de nos âmes ont parfois de sombres déclins. C'est alors que le souvenir des heures

jolies vient jeter son étincelle de confiance en notre vie, nous rappelant que deci delà sur le bord de la route, gisent des parcelles de bonheur que nous pouvons recueillir, en nous penchant un peu. De ce bonheur qui rend meilleur et qui fait trouver dans notre cœur cette fine poussière de l'oubli de soi, laquelle répandue sur la vie d'autrui scintille des feux de la charité.

Nos âmes qui tendent naturellement vers la beauté aiment la charité comme elles aiment la douceur qui sait écouter, qui sait aimer, et qui ne juge pas, mais qui pardonne.

Les Livres

Les livres.... qui pourra dire tout ce qu'ils renferment d'intéressant, d'encourageant, de sanctifiant, et parfois, malheureusement, de pervertissant; selon que l'auteur a eu pour but d'instruire, de guérir, ou d'empoisonner.

Les livres ont, pour les jeunes avides de s'instruire, une attraction particulière; ces couvertures jaunes, vertes ou bleues revêtent la séduction du fruit permis ou défendu.

Il faut savoir choisir entre ce que l'on peut lire avec profit, et ce que l'on ne doit pas lire....

Pénétrons quelquefois, dans le salon de nos sympathies littéraires et voyons si dans ce cénacle, où l'on doit montrer "pattes blanches" avant d'entrer, on ne laisse pas parfois, accès à certains hôtes à la mise élégante, même à tranche dorée, mais dont la toilette morale est fort douteuse.

Il ne faut pas lire que des ouvrages frivoles;

une femme, dans le monde doit, sans viser à être une savante, posséder une certaine somme de connaissances intellectuelles. Les petites "rentes" acquises au couvent ne suffisent pas toujours, et c'est dans la lecture choisie d'auteurs sérieux, qu'elle enrichira ses facultés intellectuelles d'une science aussi pratique, qu'utile.

Ne livrons pas notre âme à des lectures qui remplissent l'imagination de chimères, d'aventures romanesques et qui ne laissent après elles que le doute et une sensation pénible de vide.

Apprenons à apprécier la valeur d'un bon livre. Si nous avons besoin de distraire notre esprit fatigué des mécomptes journaliers, faisons connaissance avec cet ami dévoué.

Tandis que le mauvais livre est un faux ami dont l'influence cause les plus funestes ravages, et ne laisse dans l'âme que déception et dégoût, le bon livre, au contraire, est un ami fidèle, discret, qui charme nos heures de solitude par ses confidences intimes. C'est un causeur infatigable qui sait changer en douce quiétude, la tristesse et la mélancolie. Quand notre cœur est blessé et que nous avons besoin d'être consolés, c'est en lui que nous trouvons le repos.

Il sait dire les paroles qui calment les douleurs et bercent les désillusions. Il raconte le bonheur de ceux qui aiment, la tristesse de ceux qui souffrent et la sérénité de ceux qui espèrent.

Pour lui la vie humaine n'a pas de secrets car il sait pénétrer jusqu'au plus intime des cœurs. Il aime ce qui est bon et beau; il admire ce qui est noble. Il croit en l'amour loyal et sincère; il n'est ni un sceptique ni un blasé. Il n'ignore pas les déboires que réserve parfois la vie, mais comme tous ceux qui ont la foi, il espère en la future félicité.

Si notre courage est défaillant, il sait le relever; si le long de la route nous nous blessons aux épines, il a les mots pour panser doucement nos blessures.

En un mot, le bon livre c'est l'ami qui nous parle à voix basse et en quelque sorte à l'oreille; écoutons-le. Il nous instruira, il nous guidera et nous enseignera le chemin le plus sûr....

Allons à lui....

Parlons Peinture...

"A un artiste"

"Ami j'ai visité ton modeste atelier,
Où ton pinceau d'artiste a su multiplier
Des croquis que ton rêve a fixés sur la toile"

Parlons peinture, puisque vous le voulez, ô vous dont l'âme est si profondément artiste. Quoique pour traiter ce sujet d'une main habile et sûre, il me faudrait votre pinceau agile et merveilleux, je veux cependant répondre à votre désir, car je sais que: "Le cœur d'un artiste est tendre et sensible"...et ce serait cruel de le décevoir. Et voilà...je ne veux pas être cruelle et méchante, mais ce sera tant pis pour l'art et les artistes.

***

Un peu de mélancolie enveloppait ce dernier jour que je passai à M...Il faisait doux, nous

allions visiter ateliers et salons de peinture. Et tout le long de cette après-midi, je passai des heures exquises à me griser des jolis rêves qui semblaient planer sur les toiles en des ombres mystérieuses.

Au salon de peinture, deux œuvres de Suzor Côté attirent d'abord l'attention: "Mélodie", et "La Vallée de Sanlis", devant lesquelles il semble que la caresse d'une brise mystérieuse dévoile la pensée de l'artiste. Les œuvres de Suzor Côté font chercher; elles font penser et elles renferment un art complet.

"La Poudrerie" par Franchère, sujet vraiement de chez-nous fait revivre avec beaucoup de réalisme les rafales de nos hivers canadiens.

Un peu plus loin, un "Pastel rouge" par Jos. St-Charles représente un front de jeune vierge, au regard lointain et un peu rêveur, que voile l'ombre indécise où s'est plu le pinceau.

"La lettre" par G. Delfosse, tableau d'un mérite indiscutable. "Nature Morte" par Narcisse Poirier, révèle un coloriste d'avenir. En sculpture, un groupe de Phil. Hébert, intitulé: "Sans Merci", est d'un réalisme poignant et vraiement remarquable. "Le Semeur," par Laliberté, révèle

du talent de l'auteur. Et tant d'autres encore dont les noms m'échappent et qui disent assez que chez-nous l'art de la peinture ne va pas s'éteindre.

Et quoique je ne sois pas une artiste, il me sembla, tout le long de ce court voyage artistique, que dans les esquisses-pochades-croquis, etc., et jusque dans la voix du compagnon qui me guidait à travers tous ces rêves jetés épars sur la toile, il planait de l'infini, du mystère et peut-être aussi, un peu de souffrance. . . Mystère et souffrance que la pensée de l'artiste a perçus dans l'œuvre de la Création ?. . . ou mystère et souffrance des âmes artistes dont le grand rêve tarde à se réaliser, dont la route vers l'Idéal ne semble pas toujours rose ?. . .

Ils l'ont tous connu ce moment d'inquiétude, de souffrance, les vrais artistes. L'avenir parfois leur est apparu bien sombre, mais de cette souffrance, de ces luttes sont sortis le génie et la lumière qui ont immortalisé leurs œuvres. Un "Fra Angelico", dans l'impuissance à fixer son rêve ne pleura-t-il pas, un jour, devant sa toile ? et de ces pleurs d'artiste jaillit un chef-d'œuvre !

Encourageons l'art et les artistes de "chez-

nous"; n'ignorons pas les jeunes talents dont on ne comprend pas encore les aspirations. N'allons pas chercher chez nos voisins, des œuvres que souvent nous trouverons peut-être plus parfaites chez-nous, c'est là du patriotisme et de la justice.

Le Pardon !...

Le soir est venu, un soir fait de blancheur de neige, de rayons argentés, d'étoiles pâlissantes. Une lampe électrique, coiffée d'un abat-jour couleur de pourpre, éclaire le petit fumoir décoré avec un goût sobre, où dans l'âtre des bûches achèvent de se consumer. Dans la clarté douce, un peu rosée, se détache le visage énergique et franc du jeune Yves Dargère, aux yeux songeurs, souvent ironiques, toujours énigmatiques, au fond desquels se lit un rayonnement de bonté qui appelle la sympathie.

De l'air satisfait de ceux à qui la fortune sourit, Yves, rêveur, achève de brûler un cigare. A mesure que, lentement et avec mille arabesques, montent les volutes bleutées, il pense à ce qu'est devenue sa vie, ces derniers mois, où ses talents d'artistes, furent salués du succès et des applaudissements.

Ses succès...certes il peut en être fier, puis-

qu'ils furent le couronnement de son labeur constant et qu'ils mettent en vedette sa vraie valeur. Mais en artiste conscient, il n'en est pas grisé plus que de raison, et il sourit légèrement à l'évocation des fades compliments, des recherches flatteuses, que l'intérêt lui a prodigués; des intrigues sentimentales qu'il s'est plu à laisser mourir, comme il les avait laissées naître.

Pourtant en son cœur, ce soir, il sent quelque chose d'infiniment doux, venant de très loin, qui le frôle et lui rappelle le passé; le passé sans les succès, mais le passé si heureux. Et sans l'avoir cherchée, voilà qu'une vision blonde ressuscite en son âme de chers souvenirs. Il revoit le petit salon rose, tout illuminé et parfumé de fleurs, où il s'était fiancé à Yvette Semoncy, douce et frêle jeune fille, dont les yeux rieurs, aux rayons purs et tendres, avaient mis tant de joie dans sa vie de jeune étudiant.

C'était comme après-demain, un soir de Noël, qu'ils avaient échangé les promesse sacrées. Puis lui était parti achever là-bas des études qui devaient lui apporter la renommée, la gloire. Une année s'était écoulée, d'abord les lettres étaient allées raconter à son Yvette toute sa vie tranquil-

le et de travail acharné. Yves aimait sa petite fiancée, de tout son cœur loyal et avide d'affection. Il l'adorait..Puis, un jour le succès était venu amenant les relations nombreuses, et ce fut la vie mouvementée des invitations mondaines, etc...Comme toujours devant le miroitement de la célébrité les portes s'étaient ouvertes empressées...

Et depuis des mois que le charme durait, les lettres avaient cessé d'aller porter là-bas, le cher souvenir de l'absent. Yves à ce rappel sent toute son âme tressaillir sous un long reproche, presque un remords. Est-ce bien lui, l'homme droit, loyal, à qui la fumée des honneurs fait oublier les serments?...Non, non, il n'a pu oublier, il se souvient tant en ce moment et dans son cœur qui est resté bon, il sent combien son silence dut être cruel pour l'aimée!...Il entrevoit toute l'ingratitude de sa conduite, et il n'hésite pas, il ira là-bas, chercher le pardon et reconquérir le bonheur de toute sa vie.

Maintenant, dans l'appartement luxueux qu'il habite, tout lui paraît terne et triste, la solitude lui semble lourde..Oh! quand elle sera là, pense-t-il!...Elle, c'est-à-dire celle qui était tout

pour lui désormais, celle qui serait sa femme chérie, la douce reine de son foyer, la mère de petits êtres ravissants, sa compagne et sa joie!.. et la vision d'amour et de bonheur fut si vive qu'il demeura quelques minutes immobile, tout entier aux ravissements entrevus.

***

Un crépuscule rose et radieux semble vouloir envelopper toute chose d'une demi lumière apaisante. La nuit va bientôt venir, nuit blanche de Noël canadien où l'on entend dans le lointain les voix rieuses et légères des petits grelots qui se grisent des frimas.

Yves, dont une dépêche avait annoncé la venue, s'achemine dans la blanche clarté de neige vers la demeure où jadis lui ont souri tant de fois les yeux rieurs. Enfin, il est au terme, ses yeux resplendissent, mais voilà qu'au moment de presser le bouton électrique qui doit lui ouvrir la maison chère, il sent là, sur sa joue, un frôlement léger; on dirait une aile qui bat tout près de son visage. Levant les yeux, il voit sur la porte flotter le voile noir qui annonce que là repose un mort... Stupéfait, il recule, ce ne peut

être là... il se sera trompé!..et pendant que ses yeux s'assurent à nouveau, dans son âme quelque chose de très doux se brise comme en un soupir d'agonie... Non, non, se répète-t-il dix fois, ce ne peut être elle... On l'aurait averti, lui, le fiancé... Machinalement, il entre, l'âme en proie à l'angoisse la plus vive, il se dirige vers le salon où tant de grâce et d'amour lui ont souri autrefois.

Au milieu de la pièce, Yvette l'attend encore, mais c'est dans un beau cercueil blanc, au milieu des roses et des lys qu'elle repose, ses beaux yeux ne sourient plus, ils se sont fermés à jamais...

Près de la jeune morte, mignonne et frêle, Yves s'est agenouillé; il ne prie pas, il ne sait plus rien..Seule son âme appelle de toutes ses fibres celle qui repose là au milieu des fleurs; il la supplie, comme si du pays bleu où son âme est partie devaient lui venir les mots de pardon qu'il vient chercher...Et tandis que douloureusement il songe aux promesses échangées il sent, et son âme tressaille, la bouche d'une rose qui lui baise la joue.

Langues

Elle est toute triste la petite lettre mauve que je viens de recevoir et qui verse dans mon âme toute la désillusion d'un cœur de vingt ans que l'arme redoutable et empoisonnée de la calomnie vient de toucher.

Une réputation de jeune fille, c'est si fragile, si précieux, si facile à briser et si difficile à restaurer, une fois flétrie!. . .Pourquoi faut-il que par le monde, il y ait des langues, des langues d'hommes, des langues de femmes, qui s'appliquent à semer le deuil partout autour d'elles, en ternissant du flot de paroles venimeuses des réputations jusqu'alors intactes.

Quand l'on reçoit les confidences de jeunes filles qui ne demandaient qu'à avoir confiance dans la vie, à qui le dard de la calomnie a coupé les ailes, cela émeut, et l'on se demande pourquoi la société qui prend tant de précautions pour se pré-

server des épidémies, ne trouve pas des moyens de protection contre ce mal trop répandu des mauvaises langues.

Que de familles ont vu leur bonheur s'écrouler à cause d'un racontar outrageant, semeur de zizanie. Que d'amitiés se sont éteintes et se sont changées en rancunes irréparables pour avoir prêté l'oreille aux vils propos d'un tiers trop intéressé.

Ces vilenies de la langue sont suggérées presque toujours par l'envie; on n'aime pas une telle parce qu'elle est mieux douée ou plus recherchée, ses mérites sont loués, etc. mon Dieu, c'en est trop, et voilà qu'on se ligue contre elle pour chercher à lui faire tort; tout au moins, on tâchera de lui faire de la peine. Ses moindres fautes, vues à travers la loupe grossissante de la malveillance, prendront des proportions alarmantes. On épiera ses moindres faits et gestes que l'on critiquera et ridiculisera au besoin. Il en est qui n'ont d'intelligence que pour découvrir les défauts des autres, et d'esprit que pour les contredire ou les critiquer. Piètre piédestal en vérité que celui qui s'échafaude sur la réputation d'autrui.

Si la clairvoyance que l'on a quand il s'agit des

défauts des autres s'exerçait également vis-à-vis de soi-même, elle nous rendrait assurément plus indulgents envers le prochain.

Cela peut être si bon pourtant des fois, une langue, une langue de femme surtout, quand elle déverse partout le baume de la douceur et de la charité bienveillante, que l'on se détourne étonnées lorsque l'on en voit d'autres occupées à s'entredévorer.

N'encourageons pas cette plaie sociale de la "dénigromanie," en écoutant d'une oreille trop complaisante ceux et celles qui viennent à nous en mal de médisance, appliquons-nous plutôt à opposer la charité à la malveillance; c'est là un apostolat que tous pourraient pratiquer avec avantage se rappelant cette parole d'une bonne reine qui avait l'habitude de répondre à ceux qui venaient lui dire du mal de quelqu'un: "Je pense du bien de tout le monde, excepté de ceux qui disent du mal des autres."

A celles qui travaillent

On entend souvent la réflexion suivante de jeunes personnes que la vie a mises dans l'obligation de gagner leur pain quotidien: "Pourquoi la jeune fille qui travaille est-elle souvent accusée d'émancipation, de courir à la liberté, à l'indépendance?"

"L'indépendance, beau mirage des yeux brouillés par la fatigue et l'effort" dirait Henri Bordeaux.

Qui, aujourd'hui que le problème d'après-guerre a transformé les conditions d'existence, pourrait blâmer les jeunes filles à qui la fortune n'a pas fait de largesses, de chercher dans un travail honnête et rémunérateur, cette indépendance et cette sécurité dans l'avenir que le cataclysme de la guerre, en enlevant des milliers d'hommes à l'humanité, ne leur permet plus d'espérer dans une union heureuse?

Beaucoup de jeunes filles de toutes les classes

de la société doivent aujourd'hui se frayer elles-mêmes un chemin dans la vie; elles sont forcées, pour une raison ou pour une autre, de se préparer une carrière qui leur permettra de se tirer d'affaire en face des soucis à venir. Tous les gens intelligents et sensés savent reconnaître le courage de ces vaillantes qui ont droit à toutes les sympathies.

"La femme, que des circonstances incontrôlables obligent à travailler hors du foyer, ne doit pas être considérée comme déchue de son rang social," et ses sœurs plus heureuses doivent l'aider et l'encourager de leur sympathie.

Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles qui, avec un salaire comparativement peu élevé, parviennent à vivre honorablement et trouvent encore le secret d'aider leur famille tout en faisant la part du pauvre assez large. On ne saurait trop louer le dévouement admirable et la générosité de ces jeunes filles.

Il est souvent pénible d'avoir à lutter pour la vie à l'âge où l'avenir devrait sembler pour la jeune fille plein de promesses, riant de toutes les joies de la vie familiale et de la maternité vers

lesquelles le cœur de la femme est naturellement attiré.

Il ne faut pas oublier cependant que le travail qui est une loi divine, une loi qui honore et ennoblit, apporte aussi ses compensations.

"Ceux qui vivent, dit un auteur, ce sont ceux qui luttent et qui ne craignent pas les durs labeurs". Le travail et la lutte, la souffrance et puis la mort, voilà l'inéluctable programme de la vie. Mais pour remplir ce programme sans faillir avant d'en avoir atteint la fin, il ne faut pas rester sans rêves et sans idéal. Cet idéal dont le rayonnement a le pouvoir de transfigurer toutes les tâches, doit être le phare qui éclaire toute notre vie et dirige tous nos pas.

Il ne faut pas croire plus heureux ceux qui passent leur vie à flâner, à s'amuser. Le bonheur, ou ce qui s'en rapproche le plus, se trouve plutôt dans la vie de labeur bien acceptée que dans une vie agitée et trépidante où il n'y a pas de place pour une pensée sérieuse ou pour un moment de récollection.

Le bonheur, chacun le porte en son âme, et la vie la plus humble peut être la plus féconde en heures heureuses et bénies. J'ai dit *heures*

bénies, en effet elles sont bénies les heures de l'humble employée de bureau, de magasin, etc., qui accomplit jour après jour sa tâche quotidienne parce que telle doit être sa vie; elles sont bénies ces heures qui lui apprennent à penser, à vouloir, à agir par elle-même, ces heures qui lui apprennent à faire du bien.

Faire du bien, c'est là le rôle social de la jeune fille qui travaille, rôle qu'elle peut exercer tous les jours sans presque s'en douter. En effet, que d'occasions de semer le bien, d'un regard, d'un bon exemple, sont parsemées autour d'elle, au bureau, à l'atelier, etc.

On ne saurait nier toute la puissance d'un bon exemple, et quand cet exemple vient d'une âme jeune et bonne, d'une âme de jeune fille, il revêt un caractère de douceur auquel nul ne saurait résister.

Que d'âmes, parmi les personnes coudoyées tous les jours, à l'atelier, au bureau, à l'usine, semblent insouciantes de leurs devoirs, sans idéal, et dont la foi se meurt de défaillance. On dirait qu'elles souffrent de léthargie, peut-être n'attendent-elles qu'un mot pour s'éveiller. La jeune travailleuse, sans que cela paraisse, peut deve-

nir une *éveilleuse d'âmes*; d'un mot, d'un sourire, elle peut rallumer l'étincelle de foi, ou le bon sentiment qui allait s'éteindre faute d'un peu de baume charitable. Et voilà que de nouveau la petite flamme vacille, puis se raffermit, personne ne s'en doute, et l'humble employée est devenue *apôtre sociale*; elle a relevé un courage, elle a aidé la faiblesse à ouvrir ses ailes et à s'élever plus haut que les fanges.

Pour exercer cet apostolat social, il suffit d'inspirer cette confiance, ce respect que donne la dignité personnelle et auxquels la femme honnête qui travaille a droit aussi bien que la mère heureuse ou la jeune fille choyée au milieu de sa famille.

La Fiancée

J'ai revu l'autre jour, l'amie Berthe, fiancée depuis Noël. Dans le calme de ma petite chambre, nous avons longtemps babillé; riant parfois aux éclats ou causant sérieusement comme de vraies femmes des devoirs d'une future épouse.

Elle est heureuse mon amie, cela se voit à son sourire plus radieux et à la douceur de ses yeux qui regardent avec sérénité l'avenir qui s'en vient souriant et rempli de promesses.

Naturellement, nous avons parlé—trousseau. Quelle est la jeune fille que ce sujet ne passionne pas un peu, beaucoup? Au temps des fiançailles cela devient tout un problème, un problème fort intéressant d'ailleurs, et que mon amie résoudra joliment, à sa façon.

Pendant que penchée sur les tissus légers et soyeux, sur les toiles fines, etc, vous cousez et brodez toute cette lingerie qui sera votre trousseau de jeune mariée et qui portera le cachet par-

ticulier, si intime de votre habileté, de votre goût personnel, à quoi pensez-vous chère petite fiancée... ? Quel doux rêve s'empare-t-il de votre imagination lorsqu'à un point d'ourlet ou de chaîne inachevé vos doigts de fée s'arrêtent tout à coup, pendant que pensivement votre regard paraît chercher dans l'infini du ciel bleu une vision imprécise et mystérieuse ?

Sans doute petite Madame de demain, songez-vous à ce doux nid fait de brindilles de bonheur et de projets ébauchés ou entrera tout le soleil de votre dévouement et de votre affection attentive, avec toute la tendresse protectrice de celui qui emportera jalousement le précieux trésor qu'est votre cœur tout neuf et sincèrement donné.

Oh! le rendre heureux, pensez-vous dans l'intime de votre âme, celui à qui vous allez remettre votre vie avec toute la foi de vos vingt ans! Heureux, comment ne le serait-il pas, puisque vous lui apporterez au parterre de la vie conjugale les qualités attentivement cultivées par une éducation sérieuse au jardin de votre famille si fertile en bons exemples.

La Fin d'un Poème

Accoudée à sa table à écrire, Yvette Dupré, la tête dans les mains, songeait à ce qui pourrait faire le sujet du conte de Noël que réclamait la revue hebdomadaire à laquelle elle collaborait.

Orpheline à 23 ans, sans autre fortune qu'une volonté énergique et une grande confiance en la vie, elle avait dû se servir de sa plume pour subvenir elle-même à son existence.

Habituée aux gâteries d'une vie jusqu'alors heureuse et sans heurts, il lui fut très rude au début de gravir la route qui s'ouvrait devant elle, solitaire et ardue. Mais à vingt ans, l'on aperçoit encore les roses à travers les voiles gris, et Yvette s'était donnée toute entière et avec optimisme à sa nouvelle tâche.

Mais ce soir, une lassitude extrême s'emparait d'elle, faisant fuir ses pensers et la laissant désemparée. Il lui sembla tout à coup qu'il y avait un grand vide autour d'elle, et que ce n'était

plus facile d'écrire pour le plaisir des autres; de faire passer un peu de son âme, de ses idées, de ses sentiments intimes dans l'âme de lecteurs et lectrices indifférents qui ne se soucient pas de l'effort que cela demande parfois d'encourager, d'intéresser les autres, de persuader les blasés que la vie est belle, pourvu que l'on veuille la regarder d'un bon œil; que le bonheur est là qui vous tend les bras, quand l'on a soi-même pour tous souvenirs que des reliques d'êtres aimés à jamais disparus.

Des coups légers frappés à la porte de la chambre d'Yvette, la tirèrent de sa rêverie. C'était une lettre qui venait d'arriver à son adresse et que la directrice de pension lui faisait porter.

Elle lut:

"Marraine H. . .désireuse de passer la Noël joyeusement, invite cordialement sa petite Yvette à assister à la Messe de Minuit avec elle."

Et en Post-Scriptum: "Il ne faut pas refuser, Yvette chère, j'ai déjà retenu deux places."

La jeune fille heureuse d'échapper à la solitude accepte l'invitation et la voilà préparant sa malle, en fredonnant un air de Noël appris jadis au couvent. Puis refermant son secrétaire:

"A ce soir, dit-elle, le fameux conte." D'un buvard un minuscule carton rose vient de glisser. Yvette vivement s'en empare, et pendant que ses yeux lisent: "Le bonheur est un oiseau rare qui s'envole dès que l'on croit le saisir", sa figure est devenue toute rose d'émotion, car c'est un flot de souvenirs que renferme le mystérieux carton.

Penchée sur le feuillet au parfum de rose, Yvette se souvient du soir où Jean Lebrun le lui avait remis. Ils se connaissaient à peine et se voyaient pour la troisième fois, à une réception chez tante H. . . Jean partait le lendemain pour un long séjour au Colorado. Tous deux avaient feuilleté un album de chansons et de poèmes que Jean apportait à sa nouvelle amie avant de la quitter. Au dernier vers d'un poème, leurs voix s'étaient tues, pendant que la tête penchée sur la même page leurs cœurs avaient laissé s'échapper le secret qui les faisait battre à l'unisson. Jean avait voulu que ce dernier vers leur fut un talisman, et ils l'avaient inscrit sur deux feuillets qu'ils avaient échangés mutuellement.

Sur la prière de Jean, une correspondance amicale s'échangea entre les deux jeunes gens,

apportant l'apparente ressemblance de leurs âmes et leur procurant un plaisir réciproque.

Jean Lebrun avait vingt sept ans. C'était un amant de la vie de famille qui joignait aux qualités du professionnel sérieux et pratique, une culture morale lui faisant apprécier au plus haut point les qualités du cœur. Bref c'était un homme charmant, et cela faisait un délicieux ami.

Yvette ignorait les ruses, les camouflages, et cette sincérité qui se dégageait des lettres de l'absent n'était pas pour lui déplaire.

Or les semaines passèrent apportant à Jean, les succès, et, à Yvette, l'infortune et les deuils. Peu après la catastrophe qui faisait sombrer la fortune de ses parents, elle devenait orpheline. Dans l'intervalle, des papotages d'intéressés vinrent jeter le doute dans l'âme d'Yvette. Jean, disait-on, allait demander la main d'une riche américaine. Quelques retards apportés dans la correspondance de l'absent confirmèrent la jeune fille dans ses appréhensions et elle résolut de ne plus écrire à l'ingrat que son infortune éloignait, pensait-elle.

Après dix mois d'absence, Jean était revenu au pays. Mais, à la courte entrevue qu'il réclama,

Yvette que la méfiance rendait injuste, ne voulut pas qu'il vit sa souffrance et opposa à ses demandes d'explications une feinte d'indifférence et de fierté qui découragèrent Jean. Dès lors, ils ne s'étaient plus revus, et depuis trois ans plus un mot n'était venu renouer leur ancienne intimité.

***

Noël, Noël, carillonnent les cloches du haut de leurs demeures aériennes. La nuit est belle dans sa parure de velours sombre toute constellée de milliers de points lumineux pareils à des yeux de chérubins.

Yvette, l'âme joyeuse accompagne tante H... à la messe de Minuit. Le banc où elles doivent prendre place à l'église, est déjà occupé par un étranger lequel s'empresse courtoisement de les laisser entrer.

C'est Jean que le hasard heureux a placé là, tout près d'elle. Yvette n'a pas tout d'abord reconnu l'ami d'antan, mais au regard qu'elle sent posé sur elle, elle lève les yeux, et dans les prunelles noires qui s'abaissent il y a tant de sympathie et de tendresse contenue, que spontanément et d'un geste discret elle lui tend la main. Dans l'étreinte silencieuse passe toute l'éloquence de

leur beau sentiment que le souffrance a grandi.

Et pendant que là-haut, une voix mâle et sûre entonne le cantique ancien où l'émotion sublime passe toujours nouvelle et toujours aimée, "Minuit chrétiens." Jean, tirant d'un carnet le petit feuillet rose qui ne l'a jamais quitté, glisse à l'oreille d'Yvette, en le lui remettant: "Prions ensemble que le bonheur ne nous échappe plus, voulez-vous?...Et dans la petite voix lointaine qui répond un *oui*, très bas et très ému, passe toute l'âme radieuse d'Yvette.

"C'est l'heure solennelle," continue la voix mâle.

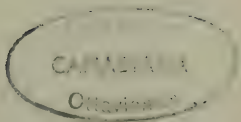
"Noël, Noël, clament les clochers"...

Table des Matières

Billets doux 11
Les Mères 15
Les Plumes 19
Chez-nous 23
A Celles qui écrivent 27
Les mains 31
Renouveau 33
La plainte de l'érable 37
Pâques fleuries 39
Le temps des sucres 41
Espièglerie 45
Les fleurs 49
Les nouveaux gîtes 53
Les héros du Long Sault 55

Les semailles 59
Nids d'oiseaux 63
Heures exquises 67
Le patriotisme et les mères 71
En rêvant 75
Les vacances 77
Soir d'orage 81
La corvée des foins 83
Finies les vacances 87
Adieu estival 91
Vision d'octobre 93
Les feuilles mortes 97
Parfums d'automne 101
Novembre 105
Les vieillards 109
Il neige 113
Matin de givre 117
Réflexions 121
Le grand désir 125
Illusion et réalité 127
Bonshommes de neige 131
Frimas 135

Les livres 139
Parlons peinture 143
Le pardon 147
Langues 153
A celles qui travaillent 157
La fiancée 163
La fin d'un poème 165



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

04 OCT '84

PS 8513 .I42G4 1923
GILBERT, LOU
GLISSADES.

CA PS 8513
.I42G4 1923
COO GILBERT, LOU GLISSADES.
ACC# 1277675